

Hélène et Laurence

Louise Crombach

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

À Madame Amable Tastu

À Madame Amable Tastu,

Àvous, le guide éclairé et le juge indulgent de mes premiers travaux. À vous dont les encourageantes paroles ont bien souvent relevé mon âme abattue. Acceptez ces pages comme un souvenir de gratitude, et comme une restitution, car je vous dois ce qu'elles ont de moins indigne de vous.

Protégez le livre d'un vœu et l'auteur d'une bénédiction.

Louise CROMBACH.

Un mot du livre

Dans cette humble histoire, j'ai essayé de révéler deux souffrances de femmes ; mais quelque réelles et graves que soient ces souffrances, je ne les aurais point imprudemment décrites, si je n'avais pu dire en même temps comment la Providence les guérit. Une femme riche qui s'ennuie, une femme pauvre qui pleure, et Dieu qui montre à toutes deux une voie de salut : voilà tout le livre.

Ce sujet ne peut avoir l'attrait d'un roman d'imagination ; mais j'ai écrit ces pages avec la conviction de mon cœur, et peut-être s'y rencontrera-t-il un peu de cet intérêt que fait naître tout ce qui vient du cœur.

Mai 1841.

01

Laissez-moi contempler à deux genoux la tige
Qui veut se lever seule et frémit d'obéir,
Qui veut sa liberté, son plaisir, doux vertige !

Hélène de Ménal était née au village de ***, à cent lieues de Paris. Ses parents avaient une belle fortune ; mais par goût et par tradition de famille, ils faisaient valoir eux-mêmes leurs propriétés, et bien rarement ils quittaient les champs pour la ville voisine. Hélène passa donc ses premières années dans une liberté à rendre jaloux les petits oiseaux de l'air.

Le village de *** est un des mieux situés de la province ; des montagnes l'entourent, et d'espace en espace de grands rochers nus se dressent comme des forts détachés sur un mur d'enceinte. Le bon Dieu s'entend mieux que nous en fortifications ! Quand il nous emprisonne, c'est avec des murailles tapissées de vertes forêts, de champs fertiles, et d'herbes fleuries. Ses remparts derrière lesquels on peut attendre et défier l'ennemi, ont des lits de mousse sous les arbres, des épis abondants et du raisin doux. Avec ces provisions, il est facile de soutenir le siège sans trop perdre patience, car on n'a pas même à craindre de les voir s'épuiser : on a beau cueillir la branche, le raisin et l'épis ; l'arbre repousse, la vigne refleurit, et le champ de blé se dore de nouveau sous les rayons du soleil, c'est vraiment comme les murs du paradis dans les Contes de Fées ! Selon ma bonne grand'mère, le cristal des murs du ciel est de sucre candi, pour l'enfant bien sage, et

plus on prend de sucre, plus les murs grandissent. Ces montagnes aussi, ne deviennent-elles pas d'autant plus fécondes que la pioche du laboureur leur demande davantage ? c'est que le ciel et Dieu sont partout.

La petite Hélène, active et remuante avait trouvé bientôt des occupations de son goût : le matin elle jetait du grain aux pigeons et à tous les habitants de la basse-cour ; après, elle s'en allait aux champs, avec les domestiques, et rapportait de l'herbe fine et choisie pour sa chèvre bien-aimée. Le soir elle arrosait ses fleurs, et quand elle avait fait tout cela, elle venait embrasser sa mère, s'agenouiller et prier Dieu. Elle s'endormait en priant, et se réveillait aux premiers chants d'oiseau, pour recommencer sa vie joyeuse de la veille. Ne croyez pas qu'il y eut uniformité parfaite dans ses journées : non, car pendant la nuit, ses fleurs s'étaient épanouies ; le brin d'herbe et le grain qui devaient nourrir la chèvre et les pigeons, avaient poussé dans les champs ; et pour chaque matin Dieu lui ménageait une surprise. Quand il pleuvait, elle allait tenir compagnie à sa chèvre, s'en faisait une monture, et se promenait dans la grange, pour faire prendre de l'exercice à son cheval, comme elle l'appelait.

Cette petite fille avait une prédilection qui lui était commune avec sa chèvre : elle aimait à grimper, plutôt qu'à courir. Hélène était toujours perchée sur les meubles de la maison, ou sur les arbres du jardin ; quand elle cueillait des fruits, c'était, non le plus beau, mais le plus éloigné de sa main qu'elle choisissait de préférence. Ce besoin de monter et de vaincre des difficultés, était peut-être déjà la révélation d'une nature ambitieuse. Qui sait si nos instincts d'enfants ne sont pas les germes de nos facultés à venir ?

Quand Hélène eut douze ans, on songea cependant à son instruction, et il fut décidé qu'on la conduirait à la ville, dans une pension. Sa mère lui avait appris à lire dans un livre d'histoire naturelle, qui lui parlait encore de ses fleurs et de tout ce qu'elle aimait ; elle en conclut qu'à la pension on allait lui apprendre l'histoire de tout ce qu'elle avait vu autour d'elle, et partit joyeusement, tout en disant à l'oreille de sa chèvre : Je serai bien sage là-bas pour qu'on me laisse venir te voir tous les dimanches. Elle recommanda ses canards, ses lapins et ses poules à tout le monde ; et son petit visage fut à peine un peu plus sérieux qu'à l'ordinaire, quand sa mère la quitta le cœur gros et chagrin.

Voilà donc notre petit oiseau, si libre, si vagabond hier encore, enfermé dans les murs de l'école et attaché au banc de la classe. Il semble d'abord que ce contraste dut bien attrister la pauvre Hélène ; il n'en fut rien. Pendant un jour, il est vrai, ce bruit, ces enfants qu'elle ne connaissait pas encore, tout cela lui fit mal à la tête ; elle ne put rien comprendre à son livre, et crut que ce tapage l'empêcherait de jamais pouvoir étudier. — Le lendemain elle ne s'en apercevait plus ; elle avait fait connaissance avec les élèves, et comme elle faisait sa petite part de bruit, en riant et causant avec les autres, elle s'étonnait elle-même quand la sous-maîtresse, ce martyr de l'école, demandait avec prière un peu de silence pour sa tête brisée et ses nerfs malades. Hélène n'avait plus ses courses en plein air dans les champs, mais on lui avait dit que derrière les montagnes de son village il y avait encore d'autres montagnes et d'autres villages ; et comme elle était sûre de retrouver un jour les cascades des rochers, les saules de la rivière, et tout ce qu'elle avait quitté, elle se tourna gaiement vers ces pays inconnus dont les livres de géographie et d'histoire lui racontaient les richesses. En vertu de son goût pour les objets les

plus éloignés d'elle, Hélène avait souvent tendu les bras aux étoiles, et bientôt elle dépassa toutes les élèves dans les études élémentaires de l'astronomie.

Cette vie active et bruyante de la pension plut beaucoup à Hélène ; à quinze ans elle savait tout ce que l'on enseigne aux femmes les mieux élevées. Elle avait eu des difficultés à vaincre et des luttes à soutenir. Son intelligence avait pu défier à l'étude les élèves les plus laborieuses, comme autrefois ses petits pieds d'enfant défiaient sa chèvre à la course, le long des rochers de son village. Ses amies ne l'en aimaient pas moins, et cela est tout simple. — Au village, quand elle arrivait la première sur la montagne, c'était pour jeter en riant les plus hautes branches d'aubépine à sa chèvre, qui n'avait pas la peine de les cueillir. À la pension quand elle triompha d'une difficulté, ce fut toujours pour aider aux amies moins bonnes marcheuses, et leur épargner une fatigue trop grande. Aussi les jeunes filles n'étaient pas plus jalouses d'elle, et pas plus humiliées de ses succès que sa petite chèvre ne l'avait été quand Hélène la devançait à la course.

Outre le désir d'être utile aux élèves plus faibles, Hélène avait travaillé aussi pour s'élever jusqu'à ses amies des premières classes ; pour emporter, le dimanche, un bulletin qui fît sourire sa mère, et toujours pour satisfaire à ce besoin de tout connaître et de tout embrasser.

Chacune de ses études, chacune de ses journées avaient eu un mobile et un but ; et la jeune fille, heureuse et confiante, croyait qu'il en serait ainsi de tous les jours de sa vie. Elle voyait donc arriver sans impatience, mais sans aucune crainte, l'époque où elle quitterait la pension pour mettre tout ce qu'elle avait appris au service d'une nouvelle existence. Il lui semblait qu'on avait dû la

destiner à de nobles travaux, car des maîtres étaient venus de bien loin lui donner des leçons de littérature, de langues étrangères, de musique et d'histoire. Elle se rêvait alors un avenir à la hauteur de sa nature ambitieuse.

Il y a des ambitions si élevées, si généreuses, qu'elles prennent un caractère religieux, et ressemblent presque à une vertu. Ceux qui auraient vu Hélène toujours dévouée, toujours la première à l'étude et la première au chevet d'une élève malade, disputant aux autres les fonctions les plus pénibles dans les petits services que les pensionnaires se rendent, ceux-là auraient pardonné sans doute à cette jeune fille d'être ambitieuse : car c'était de l'ambition ; mais l'ambition d'un cœur que rien n'avait faussé encore.

Un grand malheur vint frapper Hélène en pension : son père mourut subitement. La pauvre enfant pleura beaucoup avec sa mère ; mais ses amies furent si bonnes, si attentives à la distraire, qu'elle finit par surmonter son chagrin. Elle n'en aima pas moins son bon père, et tous les soirs elle lui offrait dans sa prière les petits travaux de sa journée. Madame de Ménal bénissait Dieu qui donnait à sa fille des amies, des devoirs et des distractions capables de la consoler. Et celui qui n'était plus sur la terre le bénissait sans doute aussi, de voir les larmes tarir sur les joues de son enfant. Pour ceux qui aiment ce que la mort a de plus triste, ce sont les pleurs que leur tombe fera verser.

Ma grand'mère me demandait pardon de mourir ! C'est la première fois que je vais te faire du mal, me disait-elle en m'embrassant ; et j'ai compris, quoique bien jeune, ce qu'il y avait de douleur et d'amour dans ces quelques mots que je n'ai jamais oubliés !

Madame de Ménal n'avait pas, comme sa fille, des amies empressées, du mouvement et du bruit autour d'elle, rien ne la sollicitait que sa douleur, et elle s'y livra sans réserve. Elle en tomba bientôt malade, et comme Hélène avait quinze ans passés, la jeune fille quitta la pension pour venir donner des soins à sa mère. La pauvre malade avait bien besoin qu'un sourire d'ange vînt la ranimer.

Hélène ne quitta plus le chevet de sa mère, et les veilles, les sollicitudes tendres, les anxiétés du cœur remplacèrent l'activité de la vie de pension. Mais la mort vint après de longs mois de souffrance. Quand elle avait perdu son père, Hélène, entourée de ses amies, entraînée par elles à mille choses qui chassaient les tristes pensées, avait pu supporter sa douleur sans se laisser abattre et décourager ; à la mort de sa mère, elle chercha vainement autour d'elle ; personne ne lui dit comme autrefois à la pension : « Ne pleures pas ainsi ! Tu es avec nous et nous t'aimons. Viens nous aider à l'étude, aux jeux, aux petits travaux ; viens si tu nous aimes ! car nous avons besoin de toi. » Aujourd'hui elle est seule, dans cette grande maison ; et son regard ne rencontre que des domestiques en deuil, ou des parents inconnus qu'elle voit pour la première fois.

Lorsque le chagrin de son cœur s'appaisa un peu, elle voulut chercher à s'occuper, mais ce qui la rendait si heureuse quand elle était enfant, ne lui suffisait plus. Si elle aimait toujours sa chèvre et les violettes de ses plates-bandes, elle se sentait capable de faire quelque chose de mieux que cueillir de l'herbe ou arroser des fleurs ; et n'ayant que cela à faire, elle se demandait quelquefois dans quel but on lui avait enseigné tout ce qu'elle savait, si elle ne devait jamais s'en servir. L'ennui succéda au chagrin, et

s'empara de toutes ses heures ; aussi, bien souvent elle envia le sort de sa jeune sœur, qui devait rester en pension long-temps encore.

Des parents éloignés avaient été nommés tuteurs des deux enfants ; mais ayant à gérer des biens pour leur propre compte, ils songèrent bientôt à marier l'aînée des pupilles, pour confier au mari les intérêts des deux enfants, et se décharger un peu du souci de ces tutelles.

M. Évrard Guérin, jeune avocat d'un talent déjà distingué, se fit présenter aux tuteurs. Le mariage s'arrangea, et quelques jours seulement avant la signature du contrat, il en fut parlé à la jeune fille. Elle consentit sans rien comprendre à ce que l'on décidait pour elle, n'entrevoyant qu'un changement de vie, où elle aurait enfin, sans doute, des occupations et des plaisirs pour chaque jour, comme à la pension.

Hélène avait tout signé chez le maire et le notaire. Les jeunes filles du village, parées de leurs plus belles robes, et les amies de pension allaient l'accompagner à l'église. Hélène souriait à tous ces visages gais et connus qui l'entouraient ; et quand l'heure vint, elle partit le cœur léger et calme, pour accomplir cette dernière formalité.

L'église était illuminée, l'autel paré de fleurs, le vieux prêtre du village vêtu des chasubles de grandes cérémonies, et la cloche sonnait lentement pour annoncer au loin cette bénédiction.

Cette solennité étonna la jeune fille ; elle comprit alors qu'elle allait accomplir quelque chose de grave et de sérieux, et elle se mit à trembler. Elle avait ri chez le maire, qui parlait patois ; devant le notaire, qui portait des guêtres et jurait en buvant ; rien

de cela ne lui avait semblé bien imposant. Mais ces cierges qui brûlaient, ces fleurs, ces dentelles, dont on avait paré l'église, ce silence, interrompu seulement par les sons lents et monotones de la cloche, tout cela effraya son cœur ; et quand le vieux prêtre qui l'avait baptisée se tourna vers elle et lui dit les paroles de la formule consacrée : « Consentez-vous à prendre M. Évrard Guérin pour époux, etc. » la jeune fille répondit, mais bien bas : « Non, pas encore ! » Le bon curé, surpris, répéta la question. Hélène dit encore d'une voix moins faible : « Non ! » M. Guérin avait pâli, les tuteurs d'Hélène allaient adresser une brusque réprimande à la jeune fille ; mais le vieux prêtre s'approcha d'elle : « Mon enfant, lui dit-il doucement, mon enfant, vous êtes mariée devant les hommes, et vos refus devant Dieu n'ont plus aucune valeur pour eux. Cette bénédiction que vous venez chercher ici, ne fait que consacrer votre union devant celui qui protége tout ce qui se met sous sa sainte garde. Ne voulez-vous pas que j'appelle sur vous les prospérités de la vie, et les grâces du ciel ? »

La jeune fille ne résista plus, mais son front se pencha triste et rêveur.

02

Toutes les douleurs ne sont pas

Hélène n'avait aucune antipathie pour son mari. M. Guérin était un homme honorable ; il avait trente ans, une belle figure, une bonne position dans le monde, et si la jeune fille avait hésité, c'est qu'il lui sembla qu'elle n'avait point assez pensé à cet engagement dont la cérémonie de l'église lui avait révélé l'importance.

Malheureusement M. Guérin ne s'expliqua pas ainsi le refus d'Hélène. Il crut qu'elle avait des préventions contre lui, ou des sympathies pour un autre. Cette conviction le rendit inquiet et soucieux, et mit de la contrainte et de la froideur dans ce jeune ménage, où l'isolement et l'ennui se glissèrent bientôt.

M. Guérin avait installé sa jeune femme dans sa maison de la petite ville de ***. Il fit donc avec elle les visites d'usage, tout en se promettant bien d'observer Hélène dans le monde et de surprendre le secret de son cœur.

Hélène s'aperçut bientôt de la défiance de son mari. Comme elle ne pensait plus à la scène de l'église, elle se sentit blessée de cette conduite injustement soupçonneuse. Elle ne pouvait attribuer cette jalousie inquiète à une affection exaltée ; car M. Guérin ne la connaissait pas un mois avant de l'épouser, et sa froide réserve datait des premiers jours de leur mariage.

La jeune femme se trouva donc insultée, et sa fierté se promit de ne pas fléchir devant cette surveillance offensante. Elle eut bientôt l'occasion de tenir sa promesse : M. Guérin lui fit adroitement comprendre qu'elle lui serait agréable, en n'étendant pas trop le cercle de ses connaissances, et en se livrant le moins possible aux distractions du monde.

— Je sais, lui dit-il, tout ce que ce monde a d'attrait pour une jeune fille qui n'a pas encore fait acte d'indépendance, et qui peut enfin disposer de son temps. Mais c'est précisément pour cela que le monde est dangereux, et que cette jeune femme, ignorante de ses pièges, y laisse bientôt son bonheur et son repos.

Hélène sourit : elle crut voir dans ces conseils une crainte exagérée et injuste, et pensa qu'il était de sa dignité de ne pas encou-

rager, par des concessions, les exigences de son mari. Elle qui n'avait jamais songé aux plaisirs, aux fêtes et aux bals, et qui sans la précaution imprudente de M. Guérin, eut sans doute renoncé volontairement à ces distractions, persuadée qu'elle était désormais que son mari voulait garotter sa vie, elle se révolta contre ce tyran, et lui déclara qu'elle vivrait comme les autres femmes du monde. Elle venait de se condamner à l'esclavage pour conserver sa liberté.

Comme nous l'avons vu, Hélène n'avait pas été habituée à cette vie d'oisiveté ou d'occupations frivoles ; elle avait d'abord donné toutes ses heures à des petits travaux champêtres, qui exerçaient ses forces physiques et développaient son cœur, en la mettant en rapport avec des êtres faibles, qu'elle protégeait et qu'elle aimait. Sa chèvre et ses pigeons, ses fleurs et les oiseaux de sa volière, tout cela avait long-temps dépendu d'elle, et tout cela était assez sérieux pour occuper les bras et le cœur d'un enfant de six à douze ans. Plus tard, Hélène avait trouvé une activité nouvelle, pour les facultés nouvelles qui commençaient à se réveiller dans son intelligence. La pension lui avait ménagé des enfants à aimer, des jeux et des travaux pour exercer ses forces, et des études pour répondre aux premières curiosités de son esprit. Plus tard encore, la maladie de sa mère avait, pendant quelques mois, absorbé toute sa vie et tout son être ; jamais, enfin, elle n'avait connu cette existence indolente et inutile de la femme riche, en province ; existence qui se passe à broder le matin une paire de manchettes qu'on mettra le soir pour aller dans ce qu'ils appellent le monde.

Ces plaisirs, auxquels Hélène se crut obligée de prendre part pour ne pas céder aux caprices injustes de son mari, lui devinrent

bientôt insupportables. Pour le comprendre il suffit d'être femme et d'avoir habité la province. Une femme qui lit pendant la journée, et qui cause le soir dans le monde d'autre chose que de la toilette de ses voisines et des défauts de ses domestiques, est complètement perdue dans une petite ville ; le ridicule en fait justice.

Hélène, avec son bon sens et son caractère énergique, n'avait pu s'accommoder long-temps de cette manière de vivre, mais elle ne voyait rien à côté de cela ; et puis M. Guérin ne prendrait-il pas acte de son obéissance pour mûrer sa vie, et la soumettre à d'autres exigences ? Elle faisait un jour toutes ces réflexions, penchée tristement à sa fenêtre, quand une pauvre petite fille, qui conduisait une vieille aveugle, se mit à danser dans la rue, en chantant une chanson montagnarde. Lorsque la petite eut dansé, elle tendit son tablier aux spectateurs, et alla verser sur les genoux de la vieille femme, assise à terre, les quelques sous de sa recette. — Pauvre enfant, dit Hélène, elle n'a peut-être pas plus envie de danser que moi ! mais du moins c'est pour donner du pain et du bonheur à sa mère ! et moi, si je danse ce soir, c'est pour faire souffrir un honnête homme !... Oh ! je suis folle et stupide !

Le soir elle n'alla pas au bal.

Et depuis ce jour-là Hélène changea complètement ses habitudes. Son mari, qui n'avait pas le mot de ce changement, redoubla de craintes et de surveillance sans rien pouvoir deviner.

Tant qu'Hélène s'était trouvée en lutte avec son mari, toujours préoccupée de sa résistance ou irritée des craintes injurieuses de M. Guérin, elle n'avait pas senti le besoin de remplir les loisirs de

sa vie, et sans la petite fille de la rue, peut-être la plus belle partie de cette existence de femme eût-elle été absorbée par cette guerre d'enfant. Quand elle reprit véritablement sa dignité et sa force, elle se reprocha le temps perdu, et s'accusant d'avoir sans doute négligé bien des devoirs, elle se promit sérieusement alors de tout réparer ; mais rien n'avait souffert autour d'elle. Ses domestiques, qui l'avaient vu naître, étaient pleins de zèle et de dévouement, et n'avaient besoin d'aucune surveillance. Son mari sortait tous les jours pour ses fonctions d'avocat, et ne s'était point aperçu du peu d'intérêt qu'Hélène avait pris aux choses de sa maison. Elle eut donc bien peu à faire pour maintenir cet ordre qui s'était établi sans elle, et n'ayant plus d'autres préoccupations, elle sentit l'ennui l'accabler bientôt.

Après mille conjectures, M. Guérin ne sachant plus que penser, et voyant sa femme renoncer volontairement aux fêtes et aux distractions du monde, dut se résigner à s'être trompé dans ses soupçons, et il en fut presque malheureux. Quand on a pu accuser et que l'on a été injuste, si l'on a du cœur, on se reproche amèrement cette injustice, et l'on en souffre plus que l'on eût souffert du tort dont on accusait les autres.

Madame Guérin eut un fils et le nourrit. La gaîté naturelle de son caractère reparut alors et sa santé s'améliora. Mais à mesure que son enfant grandit et se passa d'elle, son humeur triste la reprit. Dans les jours où elle avait été le plus occupée de cet enfant, elle avait reçu avec plaisir une visite ou une invitation qui était venue la distraire et la reposer ; quand elle n'eut plus rien à faire, elle s'enferma de nouveau et retomba dans cet état de langueur et d'abattement dont elle était frappée auparavant.

Quelques années se passèrent ainsi.

En province, il n'est pas permis de vivre à l'écart et de ne point faire comme tout le monde. On remarqua bientôt que madame Guérin sortait peu ; qu'elle ne recevait plus, et qu'elle restait bien tard à sa fenêtre, le soir, quand il y avait des étoiles au ciel, on observa aussi que jamais, quand on allait la voir, on ne la trouvait une broderie ou un ouvrage de couture à la main. Sa vie sédentaire fut prise pour du dédain, ses heures passées à la fenêtre pour du romanesque, et l'habitude qu'elle avait de ne point travailler quand il lui venait quelqu'un, pour de l'affectation.

Les suppositions malveillantes circulèrent, et on trouva moyen de les faire parvenir à leur adresse. Hélène en souffrit beaucoup, car elle n'avait rien qui put l'absorber assez pour la rendre insensible à ces tracasseries de la vie de province. Mais si elle n'eut pas la force d'accepter sans douleur ces petits propos et cet espionnage taquin dont on l'entourait, elle n'eut pas non plus le courage de se soumettre aux exigences de ce monde oisif et désœuvré, qui ne lui offrait rien d'attrayant. Elle s'enferma donc un peu plus avec son ennui et les petites blessures de la calomnie.

On crut un instant que M. Guérin était jaloux et qu'il se trouvait heureux de la vie retirée de sa jeune femme. Alors on fit à chacun sa part de critique : Hélène fut toujours blâmée de ne pas donner de fêtes, d'aimer les étoiles et la solitude, et de ne pas broder de pantoufles ; mais on railla le mari, et l'on feignit de croire que sa femme ne faisait qu'obéir à ses ordres en vivant ainsi dans la retraite.

Les hommes sont encore moins forts que nous, quand il s'agit d'affronter l'opinion. M. Guérin ne put supporter long-temps les moqueries et les allusions sournoises dont on l'accablait.

Il essaya de faire entendre à sa femme qu'il était maintenant sûr de son caractère, et qu'elle pouvait vivre comme les autres femmes du monde, sans qu'il redoutât pour elle les séductions ou les dangers dont on entoure les jeunes mariés.

— C'est-à-dire que tu me crois assez vieille pour n'être plus exposée dans le monde, dit en riant Hélène qui pouvait avoir alors vingt-quatre ans.

— Non, tu ne le crois pas, dit M. Guérin ; mais tu dois t'ennuyer quelques fois ; je te quitte tout le jour pour mes travaux ou mes affaires qui m'appellent au dehors, notre fils est à la pension, tes domestiques sont au courant de leur besogne, et si tu sortais un peu le soir, tu t'en préoccuperais pendant le jour, et…

— Oui, interrompit Hélène, je penserais toute la journée à ma toilette du soir, et mon esprit serait ainsi noblement occupé, n'est-ce pas ? Merci, Évrard, j'aime mieux m'ennuyer.

— Et cependant je t'assure qu'il est possible de s'amuser au bal ; car moi qui te parle et qui suis occupé de choses sérieuses, je prends très joyeusement part à ces plaisirs, surtout quand j'ai gagné un procès difficile.

— Je le crois, mais tu n'as pas pensé à l'habit que tu porterais au bal du soir. Tu as été absorbé par des choses sérieuses comme tu viens de me l'avouer.

— Hélène, tu as beau dire, il fut un temps où tu ne faisais pas tant la fière, et où tu allais dans le monde comme les autres femmes.

— Si celles-là s'y amusaient autant que moi, je les plains ! fit Hélène ; et après tout, c'est bien possible ; quand nous ne

sommes pas dupes des autres en ce monde, nous le sommes de nous-mêmes, ce qui est encore plus triste ?

— Que veux-tu dire ?

— Rien, mon ami, sinon que je ne veux pas m'ennuyer comme autrefois, et que je préfère bâiller en liberté, au coin de mon feu, qu'au milieu d'une trentaine de personnes qui me verraient faire la grimace.

— Tu es bien gaie, ce matin, dit M. Guérin et je m'étonne qu'une invitation de fête ne te sourie pas. Voyons, Hélène, viens avec moi à la sous-préfecture, ce soir ?

— Ni ce soir ni demain. N'en parlons plus, mon ami.

— Eh bien, si ! parlons-en, Hélène, je ne veux pas sortir seul, et tu m'accompagneras, si tu ne veux pas me désobliger.

— Non, cher, je t'en prie, va seul à cette soirée et rentre bien joyeux, mais laisse-moi ici, je suis trop fatiguée.

— Fatiguée de quoi faire ? dit M. Guérin.

— De ne rien faire, Évrard ! L'inaction paralyse les forces plus que le travail, peut-être.

— Vraiment, je ne te savais pas si avancée en physiologie, cela te servira. Prends-en ton parti en philosophe et viens avec moi ce soir.

— Tu y tiens donc bien, mon ami ? J'irai, mais rien que ce soir, entends-tu ?

— Ce soir, et quand je voudrai ! dit M. Guérin d'un ton brusque et impatienté ; et il sortit en frappant la porte, mais sans

tourner la tête, car il sentait que s'il eût vu la pâleur de sa femme, il aurait cédé en demandant pardon.

M. Guérin si faible devant les railleries de quelques joyeux mauvais sujets, ne voulut pas compromettre sa dignité d'homme et de mari, en cédant à une femme malade. Hélène ne l'accusa point. Elle se rappela que quelques années auparavant, elle avait cru devoir aussi lutter contre la volonté de son mari, par un faux sentiment de dignité. Seulement, l'accent un peu emporté des dernières paroles d'Évrard retentissait douloureusement dans son cœur.

Elle ne résista plus, et pendant un mois on ne parla que de sa rentrée dans le monde. Mais avant la fin de l'hiver sa santé s'altéra. Cependant elle ne se plaignait point, et si elle attendait pour accepter une invitation que son mari lui eût exprimé par un regard qu'il désirait qu'elle dansât, une fois cet ordre tacite donné par Évrard, Hélène dansait jusqu'à ce que la force lui manquât, et quand elle allait s'asseoir pâle et oppressée, on se disait tout bas : comme elle aime le bal. Pendant ce temps-là, Hélène se disait, tout bas aussi : le bal me tue, mais ce n'est plus pour faire souffrir Évrard que je danse, c'est lui qui le veut. Si ce genre de vie m'est pénible et répulsif, il sert du moins à quelque chose, puisque mon mari est content. Et elle retournait au bal.

Un soir qu'elle avait dansé long-temps, elle fut si fatiguée en rentrant, qu'elle s'évanouit. Le lendemain elle avait une fièvre violente, et M. Guérin qui était bon, quoique un peu brusque, lui demandait pardon à genoux en lui jurant qu'elle serait à jamais libre de vivre selon ses goûts.

03

Dans ces salons guindés dont le froid te désole,
De dégoût et d'ennui tu détournes le front.

Lorsque Hélène se trouva mieux, M. Guérin vint s'asseoir près d'elle, lui prit les mains et lui demanda bien affectueusement la cause de son éloignement pour le monde, et de sa tristesse partout ; car, lui dit-il, si je te voyais heureuse ici, je comprendrais ta répugnance à quitter ta maison. Mais tu n'as pu me cacher toujours la trace de tes larmes ; Hélène qu'as-tu ?

— Je n'ai rien, mon ami, dit la jeune femme, en affectant de sourire. Je suis malade, voilà tout.

— Non, tu n'es pas malade, mon enfant, mais tu le deviendras, si tu gardes ton cœur fermé ainsi. Dis-moi tout, Hélène. Peut-être suis-je cause de ton chagrin ? Peut-être le soir, quand je rentre bien fatigué ou préoccupé par mes clients, peut-être n'ai-je pas pour toi tous les ménagements, toutes les délicatesses d'attention dont ton âme a besoin. Nous autres hommes, nous ne savons jamais bien vous aimer. Nous sommes comme ces gros enfants qui jouent avec de petits oiseaux, et finissent toujours par leur casser les aîles, tout en les adorant. Mais c'est aussi votre faute ; si vous nous avertissiez lorsque nous vous faisons souffrir, nous deviendrions meilleurs. Au lieu de cela, vous vous taisez ; vous pleurez en secret ; et nous continuons à vous martyriser sans le vouloir et sans le savoir.

Hélène émue prit la main d'Évrard et la porta à ses lèvres.

— Bon et noble cœur ! dit-elle ; il faut que je sois bien malade pour n'être pas guérie par tant de générosité ! Rassure-toi, mon

ami, tu n'es pour rien dans les tristesses de mon cœur.

— Et cependant tu souffres, interrompit M. Guérin, tu es bonne, et pleine de sollicitude pour moi, pour notre enfant, pour les serviteurs de ta maison ; tout ce qui t'entoure t'aime, toi seule n'est pas heureuse, qu'as-tu donc ?

— Je ne le sais pas bien, mon ami. Sois indulgent et ne prends pas au sérieux l'abattement de mon âme et la pâleur de mon front.

— Hélène, je t'en prie, ne réponds pas ainsi. Sois confiante, pourquoi n'aimes-tu pas les fêtes, les bals, les plaisirs de ton âge ?

— Mon Évrard, je ne sais pas cela. Il me semble toujours que je vais aller le soir avec plaisir dans le monde, et quand le soir vient je me suis tant ennuyée tout le jour, je me sens si lasse et si paralysée que je n'ai pas la force de sortir, et que je ne pourrais m'amuser de rien. Je te le disais l'autre jour : le travail exerce les forces, l'inaction les tue.

— Travaille alors ! dit Évrard, tout heureux d'avoir enfin le mot du chagrin mystérieux de sa jeune femme. Travaille, ma douce enfant !

— À quoi ? demanda Hélène.

— Dessine, fais de la musique, lis.

— Si j'avais une vocation d'artiste je m'y livrerais ; mais je ne saurai jamais assez bien dessiner pour être satisfaite de moi, et j'aime mieux regarder les fleurs et le ciel que d'en faire de mauvaises copies. Quant à la musique, je n'ai pas assez de talent pour

faire plaisir dans le monde où nous allons. Ce monde est assez riche pour payer de bons artistes ; si c'est pour ma satisfaction personnelle, l'orgue de barbarie qui passe sous mes fenêtres me fait de la meilleure musique, et si les oreilles de mes voisins en souffrent, je n'en ai du moins pas la responsabilité.

Et la lecture, veux-tu m'indiquer quels sont les livres qui m'apprendront quelque chose dont je puisse faire usage dans ma vie ?

M. Guérin réfléchit un instant : comme il ne répondait pas, Hélène reprit :

— Voyons, que veux-tu que je lise ? Je sais de l'histoire tout ce qu'il me faut pour me dire que si j'étais née un siècle plus tôt je me serais peut-être moins ennuyée ; j'aurais été élevée comme une servante l'est aujourd'hui, et puisque je n'ai rien de plus difficile et de plus important à accomplir, je serais au niveau de ma tâche ! Je sais de la géographie bien assez pour me faire sentir que ma vie aura parcouru un rayon de quelques lieues, tandis que l'oiseau, qui ne sait pas lire, aura vu toutes ces plages que la carte étale à mes yeux pour me railler !

Je ne sais pas trop pourquoi on m'a fait étudier l'histoire naturelle. Quand le médecin fait de l'anatomie, c'est pour apprendre à guérir ; quand tu sondes les âmes humaines, au fond des cachots, c'est pour faire servir tes recherches à leur salut ; quand le chimiste, le physicien ou l'astronome observent les propriétés, les forces et les lois de mouvement des corps, c'est pour en tirer des conclusions et enrichir le grand domaine de la science. Dis-moi, Évrard, à quoi me sert-il de savoir au juste le nombre des pétales d'une fleur ou des pattes d'un insecte ?

Lire sans but, c'est passer sa vie à courir les champs sans vouloir arriver quelque part ; c'est l'action d'un fou, et je ne suis malheureusement pas folle !

— Malheureusement ! dit M. Guérin, tu souffres donc bien ma pauvre enfant ! mais n'es-tu pas injuste envers la vie ? Prends garde, ne te laisse pas gagner par ce mal terrible qui frappe le siècle ; défie-toi de l'orgueil. Le savant, l'avocat, le médecin, l'artiste, tous ont de bien mauvais jours et bien peu arrivent à la gloire.

— Non, je n'ai pas d'orgueil, et je n'envie pas la célébrité ; je sais que le grand philosophe qui devance son siècle, n'est compris que par quelques adeptes, tandis que l'humble conteur qui écrit des historiettes d'almanach fait le délassement et la joie des mansardes et des cabanes de tout un royaume. Je sais cela, et je ne rêve pas la gloire ; mais il est des jours où j'envie le sort du pauvre berger qui garde sur la montagne les troupeaux de cent paysans ! Ce berger, s'il donne tout son temps à une humble tâche, épargne du moins cette tâche aux cent paysans qui peuvent faire autre chose. Moi, quand j'ai consacré tout mon temps à des travaux puérils et à l'ennui, je n'ai épargné à aucune femme ces travaux et l'ennui.

— Mais, mon amie, je t'aime, et tu sers à ma vie, dit M. Guérin.

— C'est vrai, mais cette joie qui me rend meilleure, me dispose à mieux accomplir d'autres devoirs, et je n'en ai pas d'autres !

Et cependant tu ne perdrais rien de mon affection, parce que mes heures d'oisiveté seraient consacrées à quelque chose de sérieux et d'utile.

M'aimes-tu moins quand tu viens de sauver un accusé ?

M. Guérin sourit et serra la main de sa femme sans rien dire.

— Mais je t'afflige inutilement, reprit-elle, pardonne-moi, Évrard, tu n'es pas cause de ce que je souffre ; il faut accepter la vie comme elle est arrangée : à vous les soucis poignants et les responsabilités lourdes ; à nous les occupations insignifiantes, et le vide. À tous la douleur, et à Dieu les plaintes et les larmes de tous ! C'est encore lui le plus mal partagé.

Et le front d'Hélène se pencha tristement sur l'épaule de son mari, qui ne trouva pas une espérance, pas une consolation à lui offrir, car il venait de comprendre que sa femme avait une de ces natures fortes et noblement ambitieuses, qui peuvent bien accepter les plaisirs et les fêtes comme des haltes fleuries, où l'on se repose en route, mais non comme le but du voyage. N'ayant véritablement aucune tâche sérieuse à lui indiquer, il commença à trembler que la solitude n'exaltât cette âme si fortement trempée et ne faussât ce jugement si droit encore.

En province surtout, où les femmes riches sont moins occupées et moins distraites qu'à Paris, celles qui ne peuvent remplir tout leur temps par les petits détails du ménage, parce qu'elles ont un domestique nombreux, celles-là, pour peu qu'elles aient de l'intelligence et du cœur, sont plus exposées que d'autres ; quand l'ennui les accable, elles prennent souvent ce dégoût de la vie pour le besoin d'aimer. Alors elles arrivent parfois à mettre un peu d'agitation fiévreuse dans leur existence monotone ; mais elles le paient cher ! car bientôt l'ennui revient. L'uniformité n'a fait que changer de place : hier, elle était dans le devoir et le ménage, demain elle se trouve hors du ménage et du devoir, voilà

tout. Et ces pauvres femmes, ont de plus à porter la réprobation du monde et le scepticisme du cœur, car elles ne croient plus même à leur cœur ! Terrible châtiment près duquel notre blâme doit être peu de chose !

M. Guérin pensait à tout cela, et s'effrayait de l'avenir. Il avait tort. Hélène aimait son mari, et sentait bien qu'une affection n'était pas ce qui manquait à sa vie.

On vint appeler M. Guérin près d'un prisonnier qui avait une communication pressée à lui faire.

Il sortit bien affligé ; mais les révélations de l'accusé, l'honneur et la vie d'un homme à sauver, firent diversion aux chagrins de son cœur ; et quand il rentra le soir, fatigué, mais plein de confiance et d'espoir pour le succès de la cause qu'il allait défendre, il s'endormit d'un sommeil calme et profond.

Hélène ne dormit pas.

Quelques années se passèrent encore ainsi, et M. Guérin s'attristait de ne pouvoir donner à Hélène une existence plus remplie. Hélène qui le vit pâle et soucieux, s'accusa bientôt et amèrement, de ne pas savoir répandre la joie et le bonheur autour d'elle. La pauvre enfant ignorait que l'on ne donne pas aux autres ce qui n'est point en soi : elle souffrait, et malgré elle, cette souffrance ternissait la vie de ceux qui se trouvaient près d'elle. Si Hélène eût été heureuse, la sérénité de son âme eût rassuré son mari, et le bonheur eût habité sa maison.

Cette solidarité de douleur ou de joie qui existe entre tous les êtres, est un des plus grands bienfaits de Dieu ; car cette loi nous apprend qu'en travaillant pour les autres, nous travaillons pour

nous, puisque notre ciel s'assombrit ou s'éclaire de tout ce qui passe dans le ciel des autres.

Nous oublions parfois cette vérité suprême ; abusés par des vues trop courtes, nous croyons que notre intérêt peut se trouver opposé à celui d'autrui ; mais celui-là se trompe qui pense profiter du malheur des autres hommes, et cherche à l'augmenter, car c'est l'air qu'il respire, le monde qu'il habite, les éléments dont il doit vivre qu'il corrompt et frappe de stérilité et de mort !

Oui, cette solidarité est bonne, et peut-être Hélène lui devra-t-elle un jour la guérison de son mal.

D'autres femmes doivent souffrir comme madame Guérin, et si l'une d'elles trouve une voie, un champ d'activité qui vienne réellement de Dieu, toutes seront sauvées, car Dieu n'envoie rien pour un seul. Le soleil éclaire le ciel de tous, la rosée raffraîchit tous les brins d'herbes, et les grandes découvertes de la science ne sont grandes que parce qu'elles peuvent servir à tous les hommes.

04

Quand mon premier regard s'ouvrit à la lumière,
Qu'il ne rencontra rien que labeur et misère,
Et quand mon premier mot fut de dire à genoux :
« Riches qui possédez ayez pitié de nous ! »
Pour la plainte, ô mon Dieu ! mon âme fut muette,
De ma table sans pain j'ai détourné la tête,
Mes yeux allaient au ciel pour n'être point jaloux !

Le jour où Hélène avait quitté son village pour l'élégante pension de la ville voisine, parce que ses parents étaient riches, et voulaient qu'elle fût bien élevée ; ce jour-là une autre petite fille quittait la ville pour aller au village d'Hélène, parce que ses parents étaient pauvres et ne pouvaient l'élever.

Laurence Gauthier venait la cinquième demander sa petite place sous le toît indigent de sa famille, et sa mère qui était bonne et courageuse, aurait bien voulu la garder ; mais si elle l'eût fait, il aurait fallu renoncer à tout travail ; or elle gagnait à peu près quinze francs par mois, et une nourrice prenait Laurence pour huit, ce qui lui faisait une grande économie ; et la petite dernière venue fut envoyée au village.

La nourrice de Laurence était plus pauvre encore que ses parents ; car il en est toujours ainsi, le malheur attire le malheur. Si cette villageoise eut été aisée, on l'eût su dans le pays, et des familles riches se seraient dit : « Cette femme qui n'a pas grand besoin de gagner, donnera tout son temps à son nourrisson et pourra se soigner elle-même. » Et alors on l'eût généreusement payée. Parce que cette femme était pauvre, elle ne pouvait espérer qu'un nourrisson pauvre, ou un enfant des hospices : le malheur attire le malheur et le multiplie. Mais cette loi doit être générale, et Dieu la mettra peut-être au service du bonheur pour le multiplier aussi.

La nourrice allait aux champs tous les jours, et laissait Laurence dans une chambre étroite et humide, au rez-de-chaussée, avec les canards du voisinage, qui trouvaient dans cette chambre des trous assez grands et assez plein d'eau pour venir boire et s'y baigner. La pauvre nourrice fatiguée, et ne prenant que des aliments malsains, ne pouvait donner un lait bien substantiel à la

petite Laurence, et cette enfant resta si chétive, qu'à huit mois ses parents la reprirent, au risque de perdre beaucoup de temps pour la ramener à la vie. « La santé avant tout, disait le père Gauthier, c'est toute la fortune des pauvres gens. » Jeanne Gauthier alla deux heures par jour porter cette enfant au soleil, en dépit de toutes les voisines, qui prétendirent que c'était paresse et fainéantise de se promener ainsi. Je vous assure qu'il lui fallut du courage pour supporter ces méchants propos, dits tout haut quand elle passait avec son enfant dans les bras.

Laurence était si frêle et si pâlotte que personne ne lui donnait six mois à vivre. Elle vécut cependant, à force de soins et de sacrifices. Jeanne Gauthier vendit les rideaux de laine de son lit, et sa robe de noce, pour acheter du sucre et de bons aliments à cette petite fille, et bien souvent Jeanne se priva de pain pour acheter un biscuit ou un bon fruit à sa fille. On eût dit que cette petite devinait tout cela, tant elle était caressante et douce pour sa mère, tant elle avait peu d'exigence et de caprices d'enfant.

Àpeine Laurence était-elle rétablie, qu'une épidémie vint et frappa cruellement les enfants de la petite ville. La famille Gauthier lui paya son tribut, et ne sauva que Laurence, comme si Dieu eût voulu dans sa pitié leur laisser celle qui leur avait le plus coûté.

Ce fut d'abord dans les mansardes que le mal sévit, parce que sous les plombs l'air était corrompu et malsain ; parce que les aliments étaient moins légers et moins délicats ; mais au bout de quinze jours, l'air de tous était empesté, et les familles riches virent aussi tomber leurs beaux petits enfants. Toujours la solidarité du malheur, mon Dieu !

La famille Gauthier, reporta sur Laurence toute sa tendresse et tout son espoir d'avenir. Ces braves gens avaient une profession trop précaire, pour faire jamais des économies, et la petite Laurence, était la seule caisse d'épargne sur laquelle ils comptaient pour leurs vieux jours.

Lorsque Laurence eut huit ans, comme c'est l'âge auquel l'enfant indigent commence à n'être plus une charge pour ses parents, on songea à l'utiliser lucrativement, quoique depuis longtemps déjà, elle aidât sa mère dans les petites choses du ménage. Une voisine qui pliait et brochait des livres, offrit de mettre Laurence en état de gagner bientôt six sous par jour. On accepta. Mais Laurence ne savait pas lire ; et pour plier il fallait savoir lire. On parla de l'envoyer à l'école pendant quelques mois. Laurence se trouvait bien plus flattée de travailler avec la voisine, que de se mêler à d'autres enfants sur les bancs de l'école ; et quand elle vit qu'il fallait renoncer à partager les travaux d'une grande personne, pour aller apprendre à lire avec des petites filles, elle pleura. Comme elle pleurait devant une de leurs parentes, on lui raconta la cause de son petit chagrin. La bonne parente dit en riant à la petite fille : « Allons, ne te désole pas comme cela ; je t'enverrai mon galopin d'Antoine tous les soirs, pendant quelques jours ; il a dix ans et il en sait presque autant que son maître, en fait de lecture et d'écriture. C'est un gaillard qui ira loin, à ce qu'on dit ; il ne demandera pas mieux que de t'apprendre à lire, et ce sera bientôt fait ; car tu as bonne tête aussi, toi, fillette. »

— Merci, dit Jeanne Gauthier ; vous me consolez de ne pas savoir lire.

Antoine vint en effet, et bientôt Laurence put plier avec la voisine. Comme elle savait lire, et que la mère d'Antoine ne s'était

pas tout à fait trompée en lui supposant un peu d'intelligence, cette enfant oublia quelquefois de plier ses feuilles pour lire ce qu'elles contenaient, surtout quand on brocha les Contes de Berquin. Il lui vint alors bien des regrets d'avoir refusé l'école, quand elle comprit ce qu'elle aurait fait à l'école.

— J'aurais pu lire toute la journée, se disait-elle ; j'aurais pu apprendre toutes les choses qu'Antoine sait, et je ne l'ai pas voulu ! — Mais pourquoi, vous qui êtes votre maîtresse, disait parfois Laurence à Francine, pourquoi donc avez-vous choisi de plier des livres toute votre vie, plutôt que d'en lire ? — Je ne te croyais pas si bête ! répondait la voisine. Est-ce que ça me donnerait à manger de lire ? — Et il faudra que je plie toute ma vie pour manger ? disait encore la petite ?

— Ma foi, comme tu le dis, à moins que tu n'apprennes plus tard un métier meilleur ; mais ce sera toujours la même chose, car tes parents ne sont pas assez riches pour faire de toi une maîtresse d'école ; et c'est le seul métier où l'on puisse lire tout la journée.

— Maîtresse d'école ? répéta tout bas la petite, et mes parents sont trop pauvres !

Le petit Antoine venait tous les soirs jouer un peu avec son ancienne élève ; et ils lisaient ensemble les livres en feuilles ou nouvellement brochés. Ils lisaient tout haut, et à tour de rôle, et les voisins qui venaient veiller avec la famille Gauthier formaient un auditoire très attentif, bien que ces lectures fussent presque toujours des histoires d'enfants ; beaucoup trop attentifs, je vous assure, car s'il arrivait le lendemain que Laurence fît une petite faute, sa mère ne manquait pas de lui dire : « À quoi te sert-il

donc de lire, si tu ne cherches pas à devenir sage comme cette petite fille dont tu me lisais l'histoire hier ? »

La mère parlait sérieusement, et l'enfant acceptait la leçon sérieusement aussi. Pendant huit jours alors, Laurence s'observait et ne s'écartait en rien de son petit modèle. Je suis sûre que ces lectures n'étaient pas non plus sans influence sur les voisins et la bonne famille qui les écoutaient. Il y a quelque chose de l'enfant dans le peuple. Il aime tout ce qui plaît à l'enfance : les étoffes de couleurs vives, les jeux bruyants et tapageurs, les paillettes et le tambour du saltimbanque de la rue. Comme l'enfant aussi, quand un livre l'attache c'est par les simples récits et les drames du cœur.

Depuis quatre ou cinq jours on n'avait pas vu Antoine dans la famille Gauthier. La petite Laurence, inquiète, alla savoir pourquoi il la boudait ainsi. Antoine était couché et malade.

Les parents ont parfois la fatale habitude de gronder et même de punir les enfants quand ils tombent où se font du mal par maladresse ; Antoine était tombé sur la glace, et dans la crainte d'être grondé, il ne dit rien d'une blessure qu'il s'était faite au pied. Le mal augmenta, et la douleur le força bientôt de tout révéler à sa mère. Mais il était trop tard ; le médecin déclara que pendant long-temps le malade garderait le lit et que, peut-être, il en resterait infirme.

Le père d'Antoine était cloutier ; sa mère faisait des ménages, et le pauvre petit malade était presque toujours seul. Jeanne Gauthier offrit à sa parente d'envoyer Laurence plier ses petits livres près du lit d'Antoine, et la petite ne demanda pas mieux.

Dans le ménage de la pauvre famille Gauthier il y avait un meuble qui contrastait avec tous les autres : c'était un grand fauteuil de paille, auquel se trouvait attaché un petit tabouret de pieds, également en paille assez fine. Ce fauteuil était un héritage de famille, et son usage aussi était une tradition de famille ; personne ne s'en servait qu'en cas de maladie ; et tous les voisins indigents et malades y avaient droit. Ce fauteuil banal, où se reposaient toutes les souffrances et toutes les misères du quartier, était religieusement respecté par la famille Gauthier. Souvent même Jeanne avait dit à Laurence en le lui montrant : « Voilà ma dot, mon enfant, et tu n'en auras pas d'autres ! mais cela porte bonheur ; ton père est un brave homme et tu seras une bonne fille, n'est-ce pas ?

— Oui, mère, disait la petite.

— Tu vois bien, reprenait la mère, que ce meuble protége.

Le grand fauteuil fut porté chez Antoine, et Laurence alla tous les jours plier ses livres près du petit malade. Quand elle avait fini la tâche que sa mère lui donnait chaque matin, elle jouait un peu avec Antoine. Mais le pauvre enfant ne pouvait marcher, et force fut bien d'imaginer des jeux tranquilles. Un jour que Laurence ne savait plus qu'inventer pour faire rire son petit ami, elle prit le gros chat de la maison, le coucha sur le grand fauteuil, lui mit sur le nez les lunettes du père d'Antoine, qui se trouvaient dans un livre de messe ; et quand Antoine eut bien ri de cette idée, comme le chat était une bonne bête et qu'il s'était endormi très majestueusement sur le fauteuil, Laurence eut l'idée de prendre un charbon éteint dans une chaufferette, et d'imiter tant bien que mal ce fauteuil et ce chat en lunette. Elle tailla le charbon avec un couteau et parvint enfin, après bien des essais mal-

heureux, à copier grossièrement les pieds du fauteuil et la tête du gros chat ; c'était là le plus difficile. Elle avait attrapé le reste du premier coup. Antoine s'amusa beaucoup de ce barbouillage, car il n'était pas exigeant en fait de peinture.

Depuis ce jour-là, Laurence et son malade dessinèrent tantôt à la plume, tantôt au crayon ; et pendant deux ans qu'Antoine garda la chambre, sa petite garde-malade alla régulièrement plier ses brochures près de lui. Tandis qu'elle pliait, Antoine lisait, et quand elle avait fini ils dessinaient ensemble. Pour que la tâche de Laurence fut plus vite accomplie, Antoine posait quelquefois son livre, prenait un vieux couteau de table et pliait aussi. La besogne s'achevait de bonne heure, et le dessin commençait. Quand ils eurent copié tous les meubles et tous les objets qui les entouraient, ils se mirent à bouleverser l'ordre ou la position de ces objets, pour changer leurs tableaux et varier les points de vue. C'était à qui inventerait l'arrangement le plus bizarre, le malade oubliait alors son pied douloureux, et Laurence oubliait aussi que pendant sept ou huit heures, elle avait travaillé sans bouger, sans oser perdre une minute pour reposer ses petites mains fatiguées.

Mais Antoine guérit, et son père, qui était trop pauvre pour payer un apprentissage, ne put que lui faire une place à sa forge, malgré l'avis du médecin, qui craignait cette profession pour la faiblesse de l'enfant. Ce médecin eut un instant l'idée de payer lui-même cet apprentissage ; mais le père d'Antoine savait-il ce qui convenait à son enfant ? le placerait-il bien ? le placerait-il même ? Tout cela demandait des informations et de la surveillance ; or, ce bon médecin avait bien d'autres devoirs à remplir ! et deux jours après, une autre misère avait effacé celle-là de ses préoccupations. Si ce médecin avait su à qui s'adresser, il eût

envoyé son argent, et Antoine était sauvé. Personne, ou du moins il le crut, ne pouvait l'aider dans cette bonne œuvre, et il renonça à l'accomplir. Et cependant cet enfant allait à l'école et au catéchisme ; le curé connaissait ses facultés et sa nature, et le frère de la doctrine chrétienne était en rapport avec tous les ouvriers de la petite ville dont il élevait les enfants. Le curé et le frère auraient pu dire à ce bon médecin qu'Antoine avait l'esprit juste et le caractère doux et docile ; qu'il savait lire et écrire, et qu'il avait assez bien compris l'arithmétique et la géométrie élémentaire. Le frère aurait pu dire aussi le lendemain à ses élèves, tous fils d'ouvriers : « Que ceux de vos pères qui ont besoin d'apprentis me le fassent savoir », et en un jour tout aurait été conclu. Le médecin y pensa quarante-huit heures sans rien trouver. C'est qu'il ne chercha pas dans l'humble région des serviteurs du Dieu des pauvres.

Antoine fut cloutier comme son père, malgré la faiblesse de son tempérament et son pied blessé, qui, de temps en temps, le faisait encore bien souffrir. Laurence fut mise en apprentissage aussi, et n'eut plus de livres à lire ; mais elle avait conservé l'habitude de crayonner tout ce qui lui tombait sous la main. Quand elle allait travailler à la campagne, et qu'elle y passait un dimanche, elle en rapportait toujours, tantôt l'esquisse d'une jolie maisonnette, avec un puits devant, des arbres derrière et des pigeons sur le toît ; tantôt des montagnes et un tout petit chemin au bas, où elle s'était assise en passant pour se reposer. Tout cela était mal fait, sans doute ; mais lorsque le travail la clouait dans sa mansarde, tout cela lui rappelait des heures de grand air et de soleil, et quelquefois les bons procédés de ceux pour qui elle avait travaillé au village.

Laurence ne savait rien, et son ignorance la faisait l'égale de toutes les filles du peuple. Bien long-temps même elle fut inférieure à ses compagnes d'atelier. La famille Gauthier appartenait à la plus humble classe des ouvriers, la moins en contact avec les classés élevées, et Laurence parlait un peu plus mal que toutes les apprenties. Mais la critique salutaire des camarades de l'atelier lui vint en aide. Un jour qu'on lui demandait combien de personnes étaient venues le matin voir la maîtresse ouvrière, elle répondit : Elle étions trois. Un éclat de rire partit de tous les coins de la chambre. Quand on put parler, on apprit à Laurence qu'il fallait dire : Elles étaient trois. — Pourquoi ? demanda la jeune fille. — Parce que... Et les apprenties se regardèrent sans pouvoir aller plus loin dans leur explication. La plus savante reprit la parole : — Parce que je n'ai jamais entendu dire autrement. Laurence répondit sans se déconcerter : — Ni moi non plus, je n'ai jamais entendu dire autrement que je n'ai dit. Et la discussion en resta là. Le lendemain, jour de dimanche, Laurence ne put sortir ; elle demanda au petit garçon d'une voisine un des livres qu'il portait à l'école. Le petit bonhomme ne choisit pas ; comme ces livres l'ennuyaient à peu près tous, il prit le premier venu : c'était un abrégé de la Grammaire de Lhomond. Laurence l'ouvrit et tomba sur le verbe être. Ces mots alignés les uns sous les autres, et représentant tous à peu près la même idée, lui parurent une mystification ; mais elle arriva aux mots ils étaient. Alors elle se rappela les railleries de ses compagnes, et lut attentivement ce verbe. Six mois après, son langage ne faisait plus rire à l'atelier, elle était parvenue à rejoindre vingt sous, au moyen de mille petites privations, et s'était acheté ce petit Abrégé de Lhomond. Son plus grand plaisir avait été d'étudier, afin de ne plus exciter les moqueries de ses compagnes. Sans ces railleries, Laurence eût

sans doute jeté la grammaire sans en comprendre l'utilité ; et c'est bien réellement à ces jeunes filles qu'elle dût ce langage plus pur et plus correct, qui la distingua plus tard des autres ouvrières.

05

Il n'avait pas vingt ans !…
Plaignez sa sœur.

La famille d'Antoine venait dîner tous les dimanches avec la famille Gauthier ; chacun fournissait sa part du repas, et on jouait aux cartes après. Laurence lisait tout bas dans un livre avec Antoine, quand celui-ci avait pu se procurer un livre. C'était la seule joie de ces deux enfants. Antoine avait quinze ans alors, et Laurence treize. Depuis qu'ils travaillaient, l'un à la forge, l'autre à l'atelier, ils avaient bien rarement le temps de lire ensemble, et ils ne goûtaient que plus vivement ce bonheur. Leurs bons parents les voyant si heureux ainsi, le front penché sur le même livre, souriaient et se disaient un soir tout bas, entre eux : ils ne seront pas riches, mais ils s'aimeront comme nous, et il y en aura de plus malheureux. Les enfants n'entendaient pas ces projets d'avenir. Ce soir-là ils lisaient une traduction de don Quichotte, qu'un soldat en congé leur avait prêté : « Tenez, leur dit le soldat, j'avais acheté ces livres pour mon petit neveu ; mais le petit n'était plus de ce monde à mon retour au pays, et j'ai gardé les livres. Je vous les ai prêtés, mais je ne vous les donne pas ; car ils ont été achetés pour mon pauvre André, et personne ne les aura tant que je vivrai. — Et après ? demanda Antoine. — Après, si tu

les veux, ils seront pour toi, à condition que tu n'y feras pas de taches. — Merci, fit Antoine ; mais si je meurs puis-je les donner à Laurence ? »

Ici les parents avaient levé la tête, et regardé Antoine, mais il ne semblait pas souffrant, et le jeu continua. Le soldat fit un signe de tête affirmatif pour dire à Antoine qu'il pourrait disposer de ces livres ; et la lecture continua aussi : seulement Laurence n'était pas tout à fait aussi attentive qu'auparavant, et malgré elle, ces mots si je meurs, se mettaient à la place de ceux du livre.

Depuis quelques mois la vie de Laurence était bien changée : au lieu de ses brochures à plier près d'Antoine qui lisait, et de ces longues heures passées à dessiner à la plume, il fallait se lever de bonne heure, et se rendre à l'atelier, pour y rester jusqu'à neuf heures du soir. Elle aimait à coudre, et ce travail ne la faisait pas murmurer ; mais elle aurait voulu pouvoir être à la tâche, comme autrefois, et à force d'activité, gagner une heure ou deux pour lire, dessiner ou se promener un peu avec ses compagnes de l'atelier. Cela ne lui était plus possible, car en rentrant il était tard, et bien souvent il lui fallait aider encore à sa famille. Comme elle ne gagnait rien en apprentissage, elle ne voulait pas être une trop grande charge pour ses parents si pauvres ; mais elle regrettait son enfance. Elle se demandait tristement alors si toute sa vie se passerait ainsi ; et quand elle voulait espérer, elle voyait son père qui tressait des chaussons comme il en faisait à douze ans…

Cependant Laurence ne se plaignait point, et sa maîtresse d'apprentissage n'avait rien à lui reprocher. Elle était de la plus scrupuleuse exactitude pour les heures de travail, et d'une grande docilité aux conseils ; mais elle était triste. Un an s'écoula ainsi.

Antoine ne put tenir long-temps aux rudes travaux de la forge, il tomba sérieusement malade. Laurence avait fait ses dix-huit mois d'apprentissage, elle avait une profession mais pas encore une clientelle, et quand sa maîtresse d'apprentissage ne l'occupait pas elle faisait des chaussons de lisière avec ses parents.

Dans le peuple, et en province, où tous les enfants grandissent ensemble, on ne connaît pas ces convenances qui séparent les jeunes filles de leurs camarades du berceau, et Laurence alla soigner Antoine, comme autrefois, quand il était petit, et qu'il avait le pied blessé.

Tous les jours où elle n'allait pas à l'atelier, elle était à la même place que six ou sept ans auparavant ; mais elle n'y apportait plus la même insouciance, la même confiance dans la vie. Les enfants du peuple sont de bonne heure initiés à toute la misère de leurs familles, et ils n'y sont pas encore habitués comme elles, aussi parfois en souffrent-ils bien plus.

Un matin que Laurence allait chez Antoine, portant son ouvrage à la main, madame Guérin la rencontra. Hélène était déjà bien triste. Elle regarda cette jeune fille et se dit en elle-même : cette enfant fera toute sa vie des robes et des chaussons de lisière, mais du moins elle n'aura pas appris à faire autre chose, et elle ne souffrira pas ! Hélène se trompait, car Laurence souffrait précisément de ne pas savoir faire autre chose que des robes. Ses lectures ne lui avaient rien appris, sinon qu'il y avait beaucoup de choses à apprendre sur la terre.

Deux ans se passèrent encore ; et le pauvre Antoine, toujours malade, disait quelquefois à Laurence : Tu le vois, j'ai bien fait de

demander au voisin la permission de te donner son don Quichotte. C'est toi qui seras son héritière !

Laurence ne répondait pas, elle pleurait.

Quand le malade se croyait mieux, il se traînait à sa forge pour y essayer encore de faire quelques clous ; mais le marteau lui tombait des mains. Alors Laurence posait son ouvrage, et pour lui faire voir qu'elle pouvait encore moins que lui forger ce fer, elle prenait la place de Claudine, celle qui faisait les petits clous que l'on met aux sabots des villageois. Laurence avait beau faire la maladroite pour persuader à Antoine qu'il était encore plus fort qu'elle, le père d'Antoine et Claudine eurent bientôt initié la jeune fille aux choses de ce métier, et malgré elle, Laurence forgeait très bien les petits clous à large tête, qu'on appelle dans le pays des tachettes.

Après bien des alternatives de mieux ou de plus mal, Antoine s'éteignit doucement en recommandant sa mère à Laurence. Cette pauvre mère fut folle de douleur ; on ne pouvait l'arracher du lit de mort de son enfant : Laissez-moi le regarder ! criait-elle, rien que le regarder un peu avant qu'on l'emporte pour toujours ! demain vous serez tous contents, je ne le verrai plus, jamais ! Et cette femme s'attachait au lit et pleurait. Laurence courut chez elle, et revint avec une esquisse du profil d'Antoine. Tenez, lui dit-elle, vous le garderez toujours, votre enfant ! Laurence l'avait dessiné, un jour que son jeune ami était debout, appuyé sur un bâton et regardant tristement son père travailler à la forge. La jeune fille avait mis la forge et le cloutier dans cette esquisse ; mais elle n'avait soigné que les traits de son jeune ami. La pauvre mère le reconnut tout de suite, et se jetant au cou de Laurence :

« Merci, petite, merci ! lui dit-elle, tu me le donnes, mon Antoine, n'est-ce pas ? tu ne me le reprendras plus, il est tout pour moi !

— Oui, dit Laurence, tout à vous ; si vous quittez cette chambre. La pauvre mère hésita un peu ; mais Antoine était là, debout, qui semblait vivre encore sur ce papier ; elle quitta celui qui était couché et qui dormait.

Une voisine qui se trouvait présente et qui vit la mère d'Antoine presque sourire en embrassant le portrait, dit en s'essuyant les yeux d'une main et en tendant l'autre à Laurence :

— Tu es une bonne fille, et moi une mauvaise langue ! car j'ai crié contre toi parce que tu dessinais comme les demoiselles ; ça me vexait, vois-tu, et pourtant si tu n'avais pas dessiné, ce n'est pas moi qui aurais consolé la mère d'Antoine avec mes bavardages ; mais nous n'en faisons jamais d'autres. Tiens, j'ai envie de me battre ! Laurence serra la main de cette femme et s'en alla, le cœur plein de larmes. Cependant elle se sentait forte et résignée. Elle venait d'accomplir la dernière volonté d'Antoine, en protégeant sa mère.

— Oui, se disait-elle quelques jours plus tard, en se rappelant les paroles de cette voisine qui s'était accusée de malveillance envers elle, parce qu'elle dessinait ; oui, voilà, mon Dieu ! à quoi servirait à l'ouvrier, de savoir quelque chose de plus que son métier ; l'atelier pour gagner le pain qui nourrit, et l'étude pour se préparer les uns aux autres des joies et des consolations.

Malgré ces pensées, Laurence n'accusait pas la vie. Il y avait bien un peu d'exaltation dans cette jeune tête, mais elle en était d'autant plus résignée. Écoutez ceci et vous en serez convaincus :

Elle allait souvent prier devant la croix de fer placée sur la fosse d'Antoine. Un soir qu'elle y était bien triste, elle regarda le ciel, comme nous faisons tous quand nous sommes tristes. Le ciel était calme et plein d'étoiles.

— On ne doit pas souffrir là-haut, pensa la jeune fille, mais il faut donc rester ici bien long-temps ? mon Dieu !

En disant cela, son regard rencontra une flèche de paratonnerre, qui se dessinait haute et aiguë sur le fond d'azur du ciel. « J'ai peut-être tort de me plaindre, ajouta-t-elle alors ; il est peut-être d'humbles âmes destinées à pleurer, pour en préserver d'autres plus agréables à Dieu et plus utiles au monde ; comme cette flèche attire la foudre pour en préserver le bel édifice. » Et, fière de souffrir alors, Laurence s'était relevée, le cœur plein de courage et de foi, en bénissant son sort.

Vous le voyez, son exaltation ne lui exagérait pas ses peines ? elle l'aidait au contraire à les supporter. Ne la lui reprochez donc pas vous qui lisez ce pauvre petit livre, et souvenez-vous aussi que Laurence n'a rien qui fasse contrepoids à son imagination ; ses travaux sont tellement faciles et humbles, qu'ils n'absorbent pas sa pensée, et tout en cousant, elle se laisse aller à mille rêves sans but et sans fruits, car ils ne s'appuient sur rien de réel, puisque la jeune fille ne sait rien. La seule occupation qui ne lui permît pas de rêver, c'était le dessin, parce qu'il ne fallait pas penser à autre chose pour bien copier ; pour tresser des chaussons de lisière il ne fallait que de l'habitude, et elle y était habituée.

Depuis quelques mois une ouvrière très occupée lui donnait de l'ouvrage à la journée dans son atelier. Un jour, madame Gué-

rin vint apporter des étoffes pour plusieurs robes. Elle ne reconnut pas dans Laurence cette jeune fille qu'elle avait rencontré deux ans auparavant : on vieillit vite dans le peuple indigent ! Laurence n'avait pas remarqué Hélène dans la rue, mais sa voix pleine de tristesse et de douceur, frappa la jeune fille, et sans bien s'en rendre compte elle se sentit presque attristée lorsque la grande dame quitta l'atelier.

— En voilà encore une qui se plaint d'être trop grasse ! dit une des ouvrières, quand madame Guérin fut partie.

Laurence ne comprenait pas et regardait l'autre jeune fille sans pouvoir deviner ce qu'elle avait voulu dire.

— Oui, tu as beau me regarder ainsi, Laurence, c'est comme je te le dis. Cette dame qui sort de l'atelier est riche ; elle a un bon enfant de mari, un fils qui apprend tout ce qu'on veut, et avec tout ce bonheur, elle est toujours triste et pâle comme un mort, sauf votre respect, dit-elle en se tournant vers la maîtresse de l'atelier. Laurence se mit à rire des derniers mots de l'ouvrière.

— Tiens, ça t'amuse qu'elle pleure, cette femme ? eh bien, moi, cela m'impatiente, je voudrais qu'on la mît huit grands jours à la place d'une pauvre ouvrière, afin qu'elle souffrît pour tout de bon !

— On est toujours malheureux quand on est malheureux, dit Laurence en reprenant son air grave et pensif.

— Bon ! ne vas-tu pas la plaindre à présent ?

— Et pourquoi pas ?

— À ton aise ! mais il me semble qu'elle est trop difficile cette dame ; avec le quart de son malheur on ferait le bonheur de trois familles entières. Tiens, quand je la rencontre, j'ai toujours envie de lui demander un échange. — Je ris souvent, je chante toujours ; eh bien ! je lui donne mon étui, mes ciseaux, mon dé, et je prends tout ce qu'elle possède, elle, sans pouvoir rire et chanter ; alors tu verras que je n'aurai pas sa mine en deuil !

— Mais, dit Laurence, si tu ris souvent, si tu chantes toujours, pourquoi veux-tu changer de position, et prendre la fortune de cette belle dame ?

L'ouvrière avait du bon sens, à défaut d'éducation, et la justesse des paroles de Laurence dépassa le but. L'ouvrière dit en laissant échapper une larme :

— C'est vrai, je ris quelquefois du bout des lèvres, et je chante bien souvent comme nos frères boivent, pour m'étourdir le cerveau et perdre la mémoire ? Mais cette femme riche n'a pas de petites sœurs à nourrir, et pas de soucis pour l'hiver.

— Nous pensons à l'hiver, nous autres, mais qui sait si madame Guérin ne pense pas à un temps plus éloigné ? À l'avenir de son fils, par exemple ? Peut-être se dit-elle que si elle mourait elle le laisserait seul ; que si une mauvaise chance les ruinait, son enfant serait pauvre, elle incapable de l'élever, et que si…

— Si le ciel tombait, il y aurait bien des alouettes de prises ! interrompit l'ouvrière, et tu nous dis des bêtises, ma chère.

— C'est vrai, dit la jeune fille, mais cette femme a quelque chose dans le cœur, sois-en sûre !

— Eh bien, vous irez lui demander cela dans trois jours, Laurence, dit la maîtresse de l'atelier ; c'est vous qui lui reporterez sa robe.

— Merci, madame, répondit Laurence toute joyeuse.

Pourquoi cette jeune fille se sent-elle attirée ainsi vers Hélène ? C'est qu'en effet plus d'un lien existait entre elles. L'ambition de leur intelligence n'est pas la même, il est vrai, mais elles souffrent toutes deux : madame Guérin, de sentir en elle des forces sans essor et des facultés sans emploi ; Laurence, de n'avoir reçu aucune instruction, aucune lumière qui lui permette de remplir quelque noble emploi.

Et puis toutes deux, en entrant dans la vie, se sont heurtées à une tombe. Hélène avait seize ans quand elle vit mourir sa mère, l'ange de son premier amour. Laurence avait seize ans quand elle perdit Antoine, ce frère d'adoption à qui elle devait de savoir lire, celui qu'elle avait le plus aimé, après Dieu et ses bons parents. Ces deux âmes, vous le voyez, s'étaient rencontrées souvent, dans une plainte ou dans une prière !

06

Oui, mêlons tous nos pleurs, et nos vœux, et nos pas,
Et nos rêves de femmes,
Et nous aurons des mots qu'une âme ne sait pas,
Mais que trouvent deux âmes.

Hélène avait vingt-huit ans alors, et si la tristesse de son cœur minait lentement sa vie, elle se sentait bien cependant affaiblir de

jour en jour. Son fils était en pension à quelques lieues d'elle, et ne venait l'embrasser que deux fois par an. Quand sa santé le lui permettait, son mari la conduisait au collége de Jules ; mais comme il ne voulait pas la laisser aller seule, et que ses affaires souffraient de ses voyages, Hélène n'osait demander trop souvent ce bonheur, le seul qui lui restât.

Laurence travaillait avec une activité qui étonnait ses compagnes. — C'est qu'elle voulait que la robe de madame Guérin fut achevée pour la lui porter. Ce n'était pas de la curiosité ; mais je ne sais quelle sympathie de jeune fille triste pour une femme triste.

Enfin la robe fut terminée, et Laurence, parée de sa toilette la moins indigente, partit pour ce tant désiré message.

Madame Guérin était depuis quelques heures absorbée par cette rêverie somnolente où la pensée n'a plus qu'une action passive et sans cohérence, quand on vint lui dire qu'une ouvrière demandait à lui parler.

La jeune femme fit un signe de tête, et sans prononcer un mot elle salua une jeune fille qui entrait.

C'était Laurence qui lui demanda d'une voix troublée si elle voulait essayer sa robe.

— Cela m'est égal, dit Hélène, et elle essaya la robe. Sans bien savoir ce qu'elle disait, et pour dire quelque chose à l'ouvrière, madame Guérin lui demanda combien elle gagnait.

— Dix sous par jour, madame, répondit la jeune fille.

Hélène la regarda.

Laurence avait dix-huit ans ; elle était maigre et pâle, sa mise annonçait l'indigence, et ses traits fatigués, sa taille affaissée, disaient les labeurs précoces et les privations de la misère.

— Mais vous ne pouvez pas vivre de si peu, dit encore Hélène ; et combien de temps travaillez-vous pour gagner cette faible somme ?

— Depuis sept heures du matin, jusqu'à huit heures du soir à l'atelier, madame ; et quand mes parents ont de l'ouvrage, pour gagner un peu plus, j'allonge la journée jusqu'à minuit.

— Que font-ils, vos parents ?

— Des chaussons de lisière, madame. Ils gagnent à peu près autant que moi ; et nous arrivons tout doucement à joindre les deux bouts de l'année comme on dit.

Hélène oublia un instant sa tristesse et se sentit émue par l'humble résignation de cette jeune fille.

— Mais, mon enfant, lui dit-elle, si l'un de vous tombait malade, que feriez-vous donc ?

— Cela arrive bien quelquefois, et plus souvent qu'à notre tour. Alors, ma foi, on frappe au plafond et les voisins viennent ; l'un apporte un peu de sucre pour la tisane du malade ; l'autre, du pain pour ceux qui le soignent. Et celui qui n'a ni sucre ni pain, vient veiller la nuit pour reposer les parents.

Quand les voisins sont malades, ils frappent à leur tour, et à quelle heure que ce soit, de jour ou de nuit, nous allons près d'eux. Voilà, madame, comment les pauvres gens s'en tirent. Le

bon Dieu s'arrange toujours pour que nous ne soyions pas tous au lit à la fois.

La robe était essayée et madame Guérin eût bien voulu retenir encore l'ouvrière.

— Il me semble, dit Hélène, que ces manches sont trop larges et manquent de grâce ?

— Je les ferai plus étroites, madame, répondit la jeune fille.

— Mais, mon enfant, c'est un conseil que je vous demande, vous devez savoir cela mieux que moi, puisque c'est votre profession.

— Je ferais peut-être une robe plus vite que vous, madame, mais je suis bien sûre que vous la feriez mieux ; et la preuve de cela, c'est que presque toutes ces dames font leurs robes de bal ; nous n'ajustons jamais les dentelles avec assez de légèreté et d'élégance, à ce qu'elles disent.

— C'est vrai, dit madame Guérin, mais pourquoi cela est-il vrai ?

— Je ne sais pas, madame. Peut-être que l'habitude de voir toujours de belles choses, donne du goût à ces dames, et leur apprend à mieux se servir que nous des belles choses.

Hélène, frappée du bon sens de cette jeune fille, lui demanda son nom.

Laurence se nomma, salua madame Guérin en se disposant à sortir ; restez encore, je vous en prie, dit Hélène, en indiquant un fauteuil à Laurence ; si votre maîtresse d'atelier vous diminue ce soir le prix de votre journée, je vous en dédommagerai.

Laurence s'assit, en rougissant un peu. Bien souvent on lui avait dit, comme Hélène venait de le faire, qu'on lui paierait son temps si on la retenait pour quelque chose, et jamais elle n'en avait rougi. Mais les manières distinguées et bienveillantes d'Hélène, avaient mis Laurence à son aise, et si elle n'avait point oublié que madame Guérin fut une grande dame, elle ne savait plus si elle n'était, elle, qu'une pauvre ouvrière. Hélène le lui avait rappelé sans le vouloir.

— Vous devez bien vous ennuyer, mon enfant, dit madame Guérin, avec une existence si précaire et si uniforme.

— Je n'ai jamais le temps de m'ennuyer, madame, et malheureusement mes jours ne se ressemblent pas du tout. C'est chaque matin un nouveau souci qui frappe à la porte ; il faut sans doute que tout le monde ait quelque chose à manger avec son pain : les riches de la joie, et nous autres du chagrin !

— Les riches, dit Hélène, ne sont pas toujours joyeux ; leur pain est quelquefois bien amer aussi !

— Oh ! ne me dites pas cela, madame ! fit Laurence, car après tout, il n'est pas impossible qu'un pauvre obtienne à la fin un peu d'aisance ; et s'il ne doit pas en être plus heureux, à quoi bon vivre !

Madame Guérin avait cru d'abord que l'ouvrière enviait le sort des riches, elle s'était trompée. La jeune fille n'avait pas de plus grand plaisir que de regarder passer les belles dames et les belles voitures qui traversaient les rues aux jours de fêtes. Voir du bonheur quelque part, lui faisait croire le bonheur possible.

Madame Guérin se repentit presque de ce qu'elle avait dit, et pour en effacer l'impression, elle affecta de la gaîté et changea de conversation. Mais malgré elle, Hélène revint bientôt sur la position de Laurence.

— Si vous ne vous ennuyez pas, vous pleurez, lui dit-elle, et c'est encore plus triste !

— Je ne pleure pas souvent non plus, madame, dit l'ouvrière, on s'habitue à tout, avec le temps. La jeune femme de notre propriétaire disait l'autre jour, en prenant le frais sur son balcon, que lorsqu'on avait bien souffert il ne fallait qu'une petite contrariété pour faire perdre patience ; elle disait encore, que c'était comme la goutte d'eau qui fait déborder un vase trop plein. J'étais à la fenêtre, au-dessus d'elle, et je l'entendais ; il me sembla que c'était vrai pour le vase, mais pas toujours pour le cœur.

— Et vous êtes-vous demandé pourquoi cela ne vous semblait pas toujours vrai pour le cœur ?

— Je ne me suis rien demandé, madame. Je me suis rappelé qu'une fois nous avions été tous malades, l'un après l'autre ; il n'avait pas fait trop bon vivre chez nous pendant ces quelques mois ; à peine étions-nous sur pieds, que ma mère me dit, en rentrant de l'atelier : « Ma pauvre fille, nous n'avons pas pu rendre la besogne ce soir, et nous souperons demain ! » Ce jour-là je n'ai presque pas souffert ; je m'attendais à quelque chose de semblable, puisqu'on était en veine de malheur. Après avoir prié une voisine de monter du pain, et de dire à ma mère que je soupais à l'atelier, je m'en étais allée lire les affiches sur les murs, sans y songer davantage. Vous voyez bien, madame, que l'habitude de souffrir sert à quelque chose.

— Oui, dit Hélène attendrie, mais si vous aviez été bien heureuse depuis quelques mois, je suis sûre que vous auriez pris ce jeûne forcé plus gaîment encore.

— Je ne sais pas, madame, dit Laurence, je me souviens aussi qu'il nous est arrivé, par miracle, de rester pendant quelques semaines sans aucun chagrin. Tout le monde était en bonne santé, le travail allait son petit train, et dans un jour de gaîté, on fit le projet de se réunir à deux familles du voisinage, pour aller sur la côte de M... Chacun devait porter son repas ; on aurait mêlé sa petite fortune et dîné ensemble, dans le grand pré. Jérôme, l'aveugle, qui était de la partie, devait jouer du violon après ; et moi qui aime tant la musique, le soir, sous les arbres, je n'en dormais pas de joie ! Mais voilà qu'au moment de partir, une averse tombe, le tonnerre s'en mêle, et adieu le dîner en plein air. Eh bien ! madame, ce jour-là j'ai pleuré, parce que depuis quelques semaines j'étais presque heureuse, et que je ne savais déjà plus souffrir.

Mais pardon, je vous fatigue et je vous dérange. Et la jeune fille se leva.

— Restez donc, mademoiselle, restez encore, dit Hélène, vous me faites du bien en me racontant ainsi les détails de votre humble vie et vos impressions sur tout cela. Restez.

Laurence reprit sa place à côté de madame Guérin.

Un domestique annonça M. le comte de L***. Hélène jeta les yeux sur l'ouvrière assise auprès d'elle. Laurence avait ce jour-là une robe de toile bleue, un tablier de la même couleur, un bonnet de mousseline, et des petits sabots noirs. La femme du monde, soumise aux préjugés de province, reparut un instant : qu'allait

dire le comte et toute la ville, quand on saurait qu'elle, ne se liant avec personne, recevait cependant une ouvrière dans son salon, et causait avec elle dans une sorte d'intimité ! On l'accuserait sans doute de fuir la bonne société pour rechercher la mauvaise. Tout cela passa dans la tête de la jeune femme en moins d'une seconde : par un mouvement plus rapide que la pensée, elle saisit la robe que Laurence avait apportée, la posa sur les genoux de l'ouvrière, et lui dit vite et bas : Décousez les manches !

Le comte entrait.

Il trouva madame Guérin feuilletant un livre, et une jeune fille à ses côtés qui travaillait. Comme il est d'usage en province, que les grandes dames surveillent un peu leurs ouvrières, il n'y avait plus rien que de très naturel dans la présence de Laurence au salon, près d'Hélène.

Après les banalités consacrées sur le temps, la saison, et le bal de la veille, le comte de L*** se retira.

Laurence décousait toujours.

Madame Guérin éprouvait bien un peu d'embarras, et ne savait trop comment renouer la conversation.

Laurence n'osait lever la tête, elle avait pleuré.

Et cependant n'accusons pas Hélène. Ceux qui habitent la province, savent quelle influence exercent, même sur les esprits les plus distingués, ces petites persécutions et ces préjugés étroits dont se compose la vie dans les petites villes ; ceux-là pardonneront à madame Guérin, comme Laurence lui pardonna dans son cœur. « J'ai rougi tout à l'heure d'être ouvrière, se disait la jeune fille, Dieu est juste ! »

La jeune fille parla la première et tendit en souriant les manches décousues.

Madame Guérin jeta la robe sur un meuble, et ce fut à son tour de rougir un peu.

Laurence aurait bien voulu lui serrer la main, et lui dire : je ne vous en veux pas, je ne suis pas fâchée contre vous. Mais elle avait ce tact inné qui fait pressentir ce qui doit ou ne doit pas se faire ; et pour rompre le silence, elle adressa une question insignifiante à Hélène tout en se levant pour s'en aller.

Madame Guérin n'osa plus la retenir, et comme pour la dédommager de la petite humiliation qu'elle venait de lui faire subir, elle l'accompagna jusque sur l'escalier.

Avant de quitter l'ouvrière, madame Guérin surmontant l'impression pénible des manches décousues, demanda, mais timidement, à Laurence, si elle voudrait venir travailler le lendemain, à la journée, chez elle.

La jeune fille oublia tout et remercia Hélène avec effusion, mais en la priant de ne l'attendre que le surlendemain. Demain, dit-elle, les enfants font leur première communion, et c'est une fête pour nous autres, qui n'en avons pas à revendre des fêtes ! Ma petite filleule communie, et je voudrais bien l'accompagner à l'église.

— Eh bien ! j'accepte vos petits arrangements. J'oubliais que mon fils Jules fait aussi sa première communion ; j'assisterai probablement comme vous à la cérémonie, et je me placerai près de la chapelle de la Vierge.

Hélène dit ces derniers mots très naturellement, bien aise de donner à la jeune fille un moyen de se rapprocher d'elle le lendemain. Il ne lui vint pas un instant à l'idée que toute la petite ville la verrait à côté de l'ouvrière. Elle sentit instinctivement qu'au seuil de l'église et devant Dieu, tout préjugé sur l'inégalité des positions s'arrêtait ; que personne ne songerait à la blâmer, parce que personne ne l'apercevrait, tant on est habitué à voir prier une mendiante auprès d'une grande dame. La mendiante elle-même l'oublie, et n'en bénit pas toujours Dieu !

Laurence remercia encore. Il y eut dans l'accent qu'elle mit à dire : « adieu madame, et à demain, » quelque chose de si simple, et de si digne en même temps, qu'Hélène s'inclina involontairement, comme si elle eût reconduit une femme du monde.

07

Laurence rentra bien tard à l'atelier, et madame Vernet, la maîtresse ouvrière, fit une petite moue qui ne présageait rien de bon. La jeune fille se hâta de dire que madame Guérin l'avait retenue, mais qu'elle la dédommagerait, et que cette demi-journée ne compterait pas pour l'atelier.

Madame Vernet ne pouvait rien dire. Cependant ce n'était point les quelques heures perdues qui l'indisposaient contre Laurence ; c'était de voir que chaque jour, les maîtresses perdaient de leur autorité. « Autrefois, quand j'étais jeune, pensait-elle, une ouvrière n'aurait point osé disposer ainsi de son temps, sans m'en demander préalablement permission. » Et la bonne femme

regrettait cette petite puissance dominatrice, car le besoin de régner n'existe pas seulement dans les palais.

Laurence se remit à l'ouvrage ; mais voilà qu'une apprentie curieuse, s'avisa de lui demander tout haut pourquoi madame Guérin l'avait retenue si long-temps.

— Pour causer, répondit Laurence.

— Pour causer ! Ce mot fut répété par toutes les bouches, sans excepter celle de madame Vernet. Laurence ne comprit rien à cet étonnement général.

Àla fin de la journée, la maîtresse ouvrière régla le petit compte de Laurence, et lui dit qu'elle la ferait prévenir quand elle aurait besoin d'elle ; alors la jeune fille comprit qu'elle n'avait plus de travail, et plus de pain.

Ne nous hâtons pas de blâmer madame Vernier. Lorsque Laurence avait dit que madame Guérin l'avait retenue pour causer, l'ouvrière avait pensé, et avec raison, que, si madame Guérin prenait ainsi intérêt à la jeune fille, elle voudrait l'occuper ; d'autres pourraient suivre cet exemple, si Laurence restait en communication avec la clientelle de l'atelier ; il fallait donc l'éloigner.

Madame Vernet n'était pas riche elle-même, et la prudence lui commandait cet acte, qui nous paraît injuste. Puisque la lutte des intérêts est organisée, il faut bien pardonner aux lutteurs les coups qu'ils se portent.

Dans les colléges, dans les pensions, et dans les ateliers d'artistes, il y a lutte aussi, parmi les élèves dont les travaux sont les mêmes. Mais il n'y a pas de haine, pas de guerre offensive ; chacun s'efforce de surpasser son rival, et s'exalte des succès de son

voisin. En sortant de la classe ou de l'atelier, on se donne la main, car on n'est plus alors que l'élève du même maître, le disciple de la même science et du même culte. On s'aime, parce que, après tout, les triomphes des uns servent à grandir la réputation du collége ou de l'atelier dont les autres font partie ; et de cette rivalité de travaux, résulte l'émulation, qui crée des chefs-d'œuvre. Mais plus tard, quand il faudra vivre de sa peine, comme ils travailleront isolés, ils n'auront plus d'intérêts communs ; et alors, de cette rivalité naîtra la concurrence, cette guerre à mort dont on commence à déplorer la fatalité ! Tout cela est triste, mais Dieu est toujours là.

Pardon pour cette digression un peu longue et un peu grave. Laurence ne fit pas sans doute ces réflexions ; cependant elle n'accusa point sa maîtresse ; elle accepta son sort avec l'insouciance que lui donnait cette habitude de souffrir dont elle se vantait à madame Guérin.

Avant de quitter l'atelier, elle se tourna vers ses compagnes, et leur demanda du regard une sympathie et un regret. Les jeunes filles riaient entre elles. Il y en eut même une qui dit à Laurence, avec un sourire plein de malice :

— Quand tu iras causer avec madame Guérin, donne-lui un bonjour de ma part.

Laurence fut plus douloureusement frappée de cette ironie que du pain qu'elle perdait. Elle sentit que les sanglots de son cœur allaient s'échapper de ses yeux, et elle se hâta de sortir. Elle s'assit sur l'escalier et pleura long-temps, le front appuyé sur ses genoux.

Les jeunes ouvrières qui avaient ri du chagrin de Laurence, n'avaient pas de méchanceté dans le cœur : ces enfants se trouvaient blessées de la préférence que madame Guérin avait accordée à leur compagne, parce qu'il arrivait rarement qu'une belle dame leur adressât la parole quand elles reportaient de l'ouvrage.

Cette pensée tomba du ciel dans l'âme de Laurence, pendant qu'elle pleurait. Elle releva la tête, joignit les mains et dit en souriant : — Je suis folle de me désoler ainsi ! ces jeunes filles, me refusent un regret quand je perds mon travail et mon pain ; c'est vrai, mais c'est parce qu'elles m'envient d'avoir causé avec une grande dame qui sait de belles choses et parle un beau langage ; cela prouve que ces ouvrières aimeraient aussi à l'entendre, et que nous ne sommes pas plus nées que les autres pour l'ignorance et le parler grossier ! Cela prouve que Dieu nous a faits pour parler tous la même langue, sinon sur la terre, au moins là-haut près de lui.

Laurence était encore sur l'escalier quand les jeunes filles sortirent de l'atelier ; elle les embrassa toutes presque joyeusement. Mais ses larmes n'avaient pas eu le temps de sécher sur ses joues, et les ouvrières crurent qu'elle était triste d'avoir perdu son travail. Comme le moment des petites jalousies était passé, elles promirent toutes à Laurence de lui chercher de l'ouvrage.

— Merci ! merci, mes amies ! dit Laurence, je savais bien que nous avions du cœur aussi, nous autres !

Et la jeune fille rentra chez elle, sans amertume dans l'âme, et résignée.

08

Et ayant pris le calice il rendit grâce, et le leur donna en disant : C'est mon sang, le nouveau Testament qui sera répandu pour plusieurs.

— Aimez-vous les uns les autres.

On se rappelle que madame Guérin, et Laurence, devaient assister à la cérémonie de la première communion. Ce jour est en effet un jour de fête pour la petite ville de ***. Toutes les familles qui ont des communiants se sont préoccupées long-temps de cette journée ; et les amis de ces familles, riches ou pauvres, ont ménagé des petits cadeaux et des petites surprises à l'enfant bien sage. Il semble que l'enfant soit placé là, entre toutes ces âmes qui vivaient à part, pour les rapprocher par des actes de bienveillance, et des échanges de sympathie. Il semble que ce jour soit choisi par Dieu, pour mettre aussi les hommes en communion.

Ce jour-là, dans cette petite ville, pour que le temps soit employé jusqu'au soir à de bonnes actions, après la cérémonie, on conduit les enfants visiter les prisonniers et les malades de l'hôpital. Toutes les portes s'ouvrent devant ces petits êtres qui ne savent encore rien de la vie : un bien triste côté va leur en être révélé !

Madame Guérin conduisit son fils à l'église, et Laurence se trouva près d'elle. L'ouvrière n'alla point au-devant d'une marque de bienveillance ; mais quand Hélène la salua en souriant, elle fut bien heureuse.

Le prêtre fit un petit sermon aux enfants ; il leur parla de Jésus, mort pour faire pardonner à tous les hommes, et pour leur

enseigner l'amour et le pardon ; puis il les bénit ; et chaque mère ramena un ange dans sa maison.

Après le repas du midi, on vit déboucher de toutes les rues, des petites filles voilées et des petits garçons portant au bras l'écharpe de ruban blanc qui distingue les communiants : ils allaient à la prison et à l'hôpital. Rien n'était touchant à voir comme ces enfants joyeux, et pourtant contenus, marchant la tête haute, parce qu'ils se sentaient déjà comptés pour quelque chose, et l'air grave, parce qu'ils allaient accomplir aussi de nobles devoirs.

Toutes les mères, selon leur fortune ou leur bon cœur, avaient garni les poches des enfants, de sous, de petits liards et de paquets de tabac pour donner aux prisonniers et aux malades.

Jules Guérin n'avait pas été le moins pressé de sortir, et sa mère l'accompagna. Quand il fut à la prison, il distribua ses aumônes, s'arrêtant de préférence vers les tous jeunes prisonniers ou les vieillards. Petits ou grands, nous avons beau faire, un instinct involontaire nous entraîne vers les êtres ou les choses les plus en rapport avec notre nature, même quand une pensée d'intérêt général préside à nos actes.

Jules Guérin s'était approché d'une pauvre vieille, et causait avec elle. Cette femme n'avait plus de chair sur les os, son dernier souffle de vie semblait l'abandonner, et c'est à peine si elle put serrer assez la main pour retenir l'offrande de Jules.

Cet enfant avait encore dans le cœur le sermon du matin, sur la miséricorde du Sauveur.

— Mère, dit-il à Hélène, ceux qui ont mis cette femme ici n'ont donc pas fait leur première communion ?

— Pourquoi, mon fils ?

— Puisqu'ils ne pardonnent pas ! dit encore l'enfant, en montrant la vieille qui retombait accroupie sur son lit.

Madame Guérin se repentit d'avoir laissé son fils causer avec la prisonnière, et voulut l'éloigner ; mais Jules attendait une réponse.

— Mon bon Jules, dit la mère, quand un homme ou une femme fait du mal aux autres, il faut bien enfermer cet homme ou cette femme, pour mettre les autres à l'abri de ses mauvaises actions ; voilà pourquoi tu trouves des prisonniers ici. Et la jeune femme entraîna son fils hors de ce lieu plein de misère humaine. Mais l'enfant ne la tint pas quitte de l'hôpital, et il fallut le conduire près des malades.

En arrivant dans la cour plantée d'arbres, en traversant ces galeries pleines de soleil, et pavées de marbre, Jules se sentit le cœur plus à l'aise, et oublia un peu les grands murs gras de la prison.

Il recommençait ses aumônes, et allait tendre quelques sous à une malade, quand sa mère l'arrêta et l'entraîna vers un lit voisin. Hélène avait reconnu dans cette malade de laquelle son fils s'approchait, une femme perdue, souillée de bien mauvaises actions et dont on se détournait dans la rue. Elle eut peur que son fils ne touchât cette main dégradée. Jules, près d'un autre lit, distribuait sa petite fortune, et sa mère le regardait avec bonheur, quand la femme perdue, qui souffrait en face, dit d'une voix

triste : « Ma sœur, je m'ennuie bien, racontez-moi quelque chose. » Madame Guérin tressaillit : Qui donc, pensa-t-elle, est assez maudit, pour se trouver la sœur de cette malheureuse ! et elle tourna la tête du côté de la malade.

Une jeune et belle hospitalière, la fille d'une des plus anciennes familles du pays, se penchait en souriant vers la femme perdue, et lui disait doucement : — Ma chère fille, regardez ces enfants qui passent si beaux et si heureux. Ils sont venus ici pour vous ; toute leur journée sera remplie par de bonnes actions, et cependant ils sont joyeux et trouvent toute cette joie dans le bien qu'ils font. Regardez !

Et sœur Thérèse soulevait la tête de la malade, en l'appuyant sur sa poitrine, pour qu'elle pût voir les enfants sans se fatiguer.

Hélène avait le cœur serré. Oh ! se dit-elle, j'accuse la vie, j'y cherche quelque chose à faire, moi qui n'ai pas même la force d'être assise à côté de Laurence, quand un grand seigneur me regarde ! Et cette religieuse, devant Dieu et devant les hommes, répond par un sourire d'ange quand la femme perdue lui dit : Ma sœur.

Hélène s'approcha un peu. La malade parlait : « Oui, disait-elle, ces petits-là sont ma foi heureux comme des princes, et ne font rien que de bonnes choses. Mais voyez-vous, ma sœur, ces mêmes petits qui sont si joyeux de nous donner aujourd'hui tous leurs gros sous, pourront bien nous refuser dans dix ans une bouchée de pain, parce qu'ils n'en auront pas trop pour eux ; et même en voler aux autres, s'ils n'en ont pas du tout ! À l'heure qu'il est, ces enfants n'ont à songer à rien. Ils travaillent s'ils peuvent ; mais peu ou prou, leurs parents sont là qui leur

donnent à manger : c'est bien facile d'être bon quand on n'a que cela à faire. »

L'hospitalière prit la main de la malade : — Oui, lui dit-elle, je crois avec vous que le bien est plus difficile à accomplir pour ceux qui souffrent, mais il en est plus méritoire devant Dieu ; et d'ailleurs, le devoir devient une joie d'autant plus grande, qu'il a plus coûté à remplir. Pensez à ces mères dont vous me parliez tout à l'heure : vous dites qu'elles ont le souci de tout pour leurs enfants ? Eh bien ! ne sont-elles pas heureuses de ces peines, de ces veilles, de ces sacrifices ? Se plaignent-elles d'être mères ? accusent-elles leurs enfants, et se vengent-elles sur eux des fatigues que ces petits êtres leurs causent ?

— C'est bien vrai ce que vous dites-là, ma sœur ! Oui, on pourrait être heureux en faisant le bien, quoiqu'il en coûte, si on le faisait toujours pour ceux qu'on aime, ce n'est pas sur ceux-là que l'on tombe !

Madame Guérin s'approcha encore de la malade.

— Eh bien, dit la jeune sœur, il faut aimer tout le monde, comme Jésus nous l'enseigne, et nous ne ferons de mal à personne, cela n'est pas impossible, puisque ces enfants qui passent vous aiment toutes sans vous connaître.

— On aime tout le monde quand on n'a pas de soucis dans l'âme, ma sœur ; mais si les parents de ces petits les empêchent d'avoir de la peine, nous autres nous n'avons plus de parents qui nous donnent du pain ; il nous faut chercher tout cela, et nous battre comme des chiens, s'il arrive que nous soyions deux devant le morceau d'un seul. Après, quand nous nous sommes jetés sur le carreau, il y a bien des gens qui viennent punir celui qui a

battu l'autre, comme faisaient nos mères quand nous étions petits, mais elles, du moins, nous nourrissaient, et elles pouvaient nous corriger ; tandis que ceux qui nous accusent…

La religieuse interrompit la malade.

— Je ne vous accuse pas, ma chère fille, lui dit-elle ; mais ce n'est pas pour être traitée toute notre vie comme des enfants, que Dieu nous fait grandir en force et en intelligence. Est-ce que vous accepteriez qu'on vous mît une lisière pour soutenir vos pas ? Non, sans doute. Pourquoi donc voudriez-vous que l'on songeât pour vous à tous vos besoins, quand vous avez reçu des facultés pour les satisfaire ? Le bon Dieu nous donne le pain, le couteau et des bras pour couper : à qui la faute si nous refusons de faire un mouvement et de nous servir de nos bras ?

— Mais quand le travail manque, ma sœur ?

— Quand le travail manque, Dieu ne manque pas. Si on s'adresse à lui, il donne la force de supporter quelques privations, et il nous inspire quelque bonne idée qui nous porte bonheur. Ensuite, il ne faut pas être injuste et ingrat envers la société ; elle protége déjà bien des misères ; quand vous êtes malade, elle vous donne un lit ; et si nous ne vous soignons pas comme vous le voudriez, ce n'est pas faute de le demander au ciel dans nos prières ! Lorsque vous êtes trop pauvres pour élever vos enfants, des écoles leur sont ouvertes ; et enfin, si la misère, la honte ou la faiblesse vous poussent à un grand crime, si vous abandonnez vos enfants après leur avoir donné la vie, un asile les recueille et vous les garde pour le jour où vous aurez besoin d'une bénédiction !

— Oh ! ma sœur ! s'écria la malade, ne parlez pas de ça ! Oui, vous avez raison, il y aurait moyen d'être bon toujours ; mais ne

parlez plus de ces enfants qu'on abandonne. Est-ce que vous ne voyez pas que vous me tordez les entrailles avec ces mots-là : enfants abandonnés !

Et la femme perdue retomba épuisée dans les bras de l'hospitalière. Hélène, qui écoutait toujours, s'avança pour la soutenir aussi ; mais Laurence arrivait, et plus prompte, elle tenait déjà un verre d'eau sucrée trempée d'éther, qu'elle présentait à sœur Thérèse. Laurence avait accompagné aussi sa filleule à la prison et à l'hôpital, et rien n'était plus naturel que sa présence près de ce lit de douleur et de remords. Quand la femme perdue revint à elle, elle regarda les enfants qui passaient et repassaient toujours, et cacha sa tête dans ses mains en murmurant tout bas un nom d'enfant.

Puis se tournant vers la religieuse : Ma sœur, dit-elle, quand on a bu long-temps de l'eau-de-vie, peut-on revenir à trouver le vin bon ? Quand on a long-temps fait le mal, peut-on encore apprendre à mieux faire ?

— Toujours ! dit sœur Thérèse ; il est toujours temps de retourner à Dieu. Mais calmez-vous, ma fille, et ne parlez plus.

— Je le veux bien, ma bonne sœur ; mais quand vous aurez un quart d'heure à perdre, venez vers moi, et je vous dirai tout ce que j'ai là, dans le cœur, et qui m'étouffe !

La sœur promit et s'éloigna.

— Je vous attends demain, dit Hélène à Laurence.

L'ouvrière promit aussi, et toutes deux se retirèrent.

09

Alors les pensers se confondent,
Alors les accents se répondent,
Alors la vie est un chemin
Dont deux êtres suivent la voie,
Dans l'infortune ou dans la joie
Se tenant toujours par la main.

Madame Guérin attendait l'ouvrière avec une impatience que depuis long-temps elle ne s'était sentie pour rien. Laurence, de son côté, n'avait jamais été si gaie en s'éveillant, et celui qui l'eût rencontrée un quart d'heure après, marchant si vite, et d'un air si joyeux et si pressé, ne se serait guère douté qu'elle allait à la journée, car on y va lentement, s'arrêtant à toutes les devantures de boutiques, et prenant le plus d'air et de soleil possible pour jusqu'au soir. Mais le soir on revient à pas pressé, parce qu'on a hâte de mettre son tablier propre, pour sortir et s'en aller promener un peu avec les autres jeunes filles.

Laurence n'avait eu encore que très peu de rapports directs avec les belles dames dont elle faisait les robes : à Paris une ouvrière se rencontre fréquemment avec une femme du monde, au spectacle, à la promenade et au concert public. En province, la mise distincte de l'ouvrière et sa position, lui assignent des places distinctes au spectacle. Si elle allait aux premières loges, on la montrerait du doigt en sortant. Quant aux concerts, les ouvrières des petites villes n'y vont pas encore ; l'opinion le leur défend : je ne me suis pas encore expliqué cela ; car enfin le prix des places du concert est souvent au-dessous de celui d'un spectacle. Peut-être est-ce parce que les concerts se donnent dans une salle ordi-

naire, où l'on mettrait difficilement une grande distance entre les grandes dames et les ouvrières ; et alors la distinction des rangs serait compromise : la femme du riche marchand de chevaux pourrait se trouver à côté de la pauvre brodeuse ! quel malheur ! Je dois le dire, les hommes, même en province, ne sont pas aussi exclusifs : quand un ouvrier, par la force de sa vocation, se fait artiste, bien qu'il ne cesse pas d'être ouvrier, il va dans le monde. Les artistes riches sentent bien que leur véritable fortune c'est leur talent ; si l'ouvrier en a, il est leur égal, et ils l'associent à leurs fêtes. Ainsi, dans la même ville où Laurence ne pouvait pas aller écouter un concert, un de ses voisins, perruquier coiffeur, mais excellent musicien, et spirituel garçon, était lié avec les jeunes gens de la meilleure société, allait avec eux dans le monde, et dansait avec les belles dames dont il avait ajusté la coiffure deux heures auparavant. (Ceci est historique.)

Si l'ouvrière pouvait acquérir aussi quelque supériorité, peut-être serait-elle acceptée par la belle dame ? Y gagnerait-elle quelque chose ?… Je crois qu'elles y gagneraient toutes deux.

Laurence arriva chez madame Guérin qui l'attendait.

Comme on avait eu la veille les mêmes émotions, on parla tout naturellement des prisonniers et des malades :

— La pauvre femme que sœur Thérèse consolait hier est bien à plaindre, dit Laurence.

— Vous la connaissez donc ? demanda Hélène.

— Oui, madame, c'est la sœur de ma nourrice, elle se nommait Mélanie Berton.

— Et elle est du village de *** ? dit vivement Hélène.

— Oui madame. Est-ce que vous connaissez ce village ?

— J'y suis née, répondit madame Guérin, et j'y ai passé mes meilleurs jours. Je me rappelle, en effet, avoir souvent entendu prononcer le nom de Berton par nos domestiques. Mais il paraît que vous avez été élevée au même village que moi ? J'en suis bien aise, nous pourrons du moins en parler ensemble.

— Hélas ! non, madame, car on m'a rapportée à la ville avant que j'aie pu distinguer et reconnaître quelque chose. Mais il me semble que je serais heureuse d'entendre parler de ce village, j'ai souvent fait le projet d'y aller un dimanche à la messe.

— Puisque vous n'en avez conservé aucun souvenir, pourquoi voulez-vous y aller ?

— On m'a dit que là-bas j'avais du soleil, de l'air et des fleurs ; depuis tout cela est mort pour moi et j'irai m'agenouiller au village comme on va prier sur une tombe !

— Vous me direz le jour où vous irez, n'est-ce pas ?

— Oui madame, et vous me montrerez, si vous le pouvez, la maison de ma pauvre nourrice, et de Mélanie ?

— Mais comment Mélanie s'est-elle avilie ainsi ? demanda encore madame Guérin.

— C'est une bien triste et longue histoire, que ma mère m'a racontée souvent, madame, pour me préserver de son sort. Mélanie était une bonne fille, ouvrière à ce qu'on dit ; mais son père, qui avait un jour dormi long-temps sous un arbre, au milieu des champs, devint presque aveugle ; sa sœur était mariée et avait beaucoup d'enfants ; pour gagner plus d'argent et nourrir son

père, Mélanie est allée à Paris. — Elle pleurait beaucoup quand elle est montée en voiture ; et son père disait à ceux qui se trouvaient près de la diligence : c'est pour moi qu'elle quitte le pays et les amis, cette bonne fille !

Mais quand elle ne vit plus la misère de ses parents, elle l'oublia, et l'on n'entendit plus parler d'elle pendant bien long-temps. Si quelqu'un lui avait parlé de sa famille, là-bas, peut-être serait-elle restée honnête. Mais là-bas, qui pouvait savoir qu'elle avait un père aveugle ? et qui pouvait se soucier de ce vieillard inconnu ?

Enfin, un jour, après douze ou quinze ans d'absence, Mélanie est revenue ; mais vieillie, malade, et demandant son père qui était mort depuis long-temps. Alors elle fut comme folle pendant quelques jours ; puis elle s'enivra pour ne plus penser à son chagrin ; puis, comme elle était pauvre, elle vola pour pouvoir s'enivrer, et se jeta dans toutes sortes de désordres, comme elle avait fait à Paris. Personne de ceux qui l'avaient connue ne voulaient la voir, elle non plus ne voulut reconnaître personne, car un jour que je la rencontrai dans la rue, je lui dis : Bonjour Mélanie ; que fais-tu ? Elle me répondit en me tournant le dos : je ne m'appelle plus Mélanie, et je ne te connais pas. Laisse-moi tranquille !

— Mais mon enfant, vous avez eu tort de l'aborder ainsi dans la rue ; car si elle avait voulu vous reconnaître, vous vous seriez nui dans l'opinion de tout le monde en la fréquentant ; et vous n'auriez servi en rien cette malheureuse qui aurait pu vous entraîner au mal.

— C'est vrai, madame, mais c'est un défaut de ma nature auquel je ne puis résister parfois. À l'âge de dix ans, je fis quelque

chose de semblable, au risque de faire pleurer ma mère, ce qui était bien le plus grand malheur qui pût m'arriver.

— Qu'avez-vous donc fait à dix ans de si grave et de si extraordinaire, que vous puissiez le comparer à l'imprudente idée de vous lier avec une femme perdue ?

— Voici, madame : Une ouvrière qui demeurait dans la même maison que nous, alla travailler à la campagne ; on la fit coucher avec une domestique qui avait une maladie de la peau ; et la pauvre ouvrière qui l'ignorait, rapporta cet affreux mal à sa famille. Bientôt ses petites sœurs prirent cette maladie. Élisa, l'une de ses sœurs, avait mon âge ; mais elle était plus forte que moi et me battait toujours, ce qui faisait que je ne l'aimais pas trop. Elle fut la plus malade. Toutes les mères défendirent à leurs enfants de jouer avec elle ; et je vois encore la pauvre Élisa, assise au soleil, devant la maison, cachant ses mains et n'osant nous regarder, comme s'il y avait eu de sa faute dans son malheur ; les autres enfants se mirent à lui dire des injures en passant, et à rire de sa souffrance. Cela me donnait envie de les tuer ! Et pourtant, il n'y avait chez eux qu'une profonde horreur pour cette maladie ; ils confondaient la malade avec le mal, voilà tout ; car ces enfants étaient peut-être meilleurs que moi dans les choses qu'ils comprenaient bien.

Je n'y pus tenir plus de trois ou quatre jours ; comme j'allais voir mon grand-père, à l'hôpital, tous les matins vers midi, en passant près d'elle, je dis à Élisa, sans la regarder et sans tourner la tête de son côté : Suis-moi, et quand on ne pourra plus me voir de notre fenêtre, je te donnerai le bras. Et cela je le fis tous les jours, tant que dura son mal. J'en avais toutes les nuits des cauchemars ; je rêvais toujours que j'allais me réveiller avec cette

terrible maladie. Mais le matin, Élisa souffrait tant d'être humiliée par les autres, que je reprenais son bras. Depuis ce temps j'ai gardé de l'affection pour elle et je l'aime encore.

— Et avez-vous eu son mal ? demanda Hélène émue.

— Le bon Dieu a eu pitié de moi, et m'en a préservée, madame.

— Et c'est pour cela que vous vous seriez exposée à une contagion plus terrible ? Prenez garde, mon enfant, votre cœur peut vous égarer.

— Je me dis tout cela, madame ; mais c'est plus fort que moi. Quand je vois passer Mélanie ivre et chancelante, poursuivie par des enfants qui lui jettent des pierres, par des hommes qui lui crient des injures, oh ! je voudrais être reine alors, pour lui donner le bras devant tout le monde !

Pourquoi donc la traîner ainsi dans la boue cette femme, au lieu de remercier Dieu qui nous a préservé de lui ressembler ! Qu'avons-nous fait de si grand pour n'être pas à sa place, et elle à la nôtre !

Hélène cédant à un mouvement de sympathie, tendit la main à Laurence ; la jeune fille y posa son front chaud et mouillé, et ne dit plus rien.

— Vous aussi, vous accusez ; pauvre enfant ! dit Hélène. Vous aussi !

— Oui, madame, qui perd pèche, dit mon père. Qui souffre accuse et devient injuste. Oui, quand je vois le nombre des cou-

pables se multiplier et se recruter parmi les plus pauvres, je souffre bien ! Et je me plains peut-être trop alors.

— Et vous enviez le sort des riches, n'est-ce pas, Laurence ?

— Non, madame, car ce n'est pas seulement la misère qui nous porte aux choses dégradantes ; c'est l'ignorance qui met du cal sur l'âme, comme les travaux grossiers en font pousser à nos mains, et nous rend insensibles à ce qui est bien ou mal. Quand l'intelligence et le cœur sont éclairés, si on est pauvre et malheureux, on meurt de chagrin et de désespoir, mais on ne commet rien de vil ! J'ai eu faim, et je n'ai pas volé, moi qui n'ai pourtant de plus que Mélanie que quelques lectures prises à la dérobée sur les labeurs de mon enfance. Je n'accuse donc pas la pauvreté, mais je cherche s'il ne serait pas un moyen, non de nous enrichir, mais de nous instruire un peu. Mon père tressait des chaussons de lisière à douze ans ; il en a soixante, et il en est juste au même point qu'alors. Était-ce la peine de naître pour cette tâche d'enfant !

— Mais il faut qu'elle s'accomplisse cette tâche, dit Hélène.

— Eh bien ! il y a des enfants et des mécaniques qui font aujourd'hui les chaussons mieux que nous ! Si demain nos marchands se fournissent ailleurs, que deviendra mon père avec son ignorance complète de toute autre chose et ses soixante ans ? Il restera honnête, parce qu'il a bien souffert et qu'il ne tient plus à la vie ; mais ceux qui sont jeunes, et qui ne veulent pas souffrir ?

— Eh bien ! ceux-là, dit Hélène, pensez-vous que s'ils étaient cultivés de cœur et d'intelligence, ils aimeraient mieux la douleur ?

— Non, madame ; mais comme ils souffriraient plus de commettre le mal que de supporter des privations, ils choisiraient la moindre souffrance… et ils ne commettraient pas le mal.

Hélène ne répondit rien.

— Et puis, ajouta Laurence, s'ils étaient moins ignorants, ils auraient plus de ressources. Quand Pierre Béchard revint de l'armée, il était boîteux d'une chute, et ne pouvait reprendre sa profession de maréchal ferrant : mais comme il avait lu un peu, et assisté aux leçons que l'on donnait aux jeunes soldats, il apprit la tenue des livres en quelques jours, et tous les soirs il alla régler les registres d'une maison de commerce. Maintenant il est commis associé dans cette maison. S'il n'eut pas eu ce peu d'instruction… qui sait ?… Il était jeune, infirme et sans pain quand il revint…

— Oui, dit Hélène, vous avez raison ; mais que voulez-vous, il faut subir son sort, venir au monde, croître et mourir comme cet arbre que nous voyons là, dans ce jardin ; ne nous plaignons pas plus que lui.

— Si nous étions seulement aussi heureux que cet arbre, nous autres d'en bas ! Cet arbre, il naît, grandit et meurt comme nous, c'est vrai, madame ; mais il donne des fleurs, et puis des fruits ; et à mesure qu'il avance vers la force de l'âge, il donne des fleurs plus belles et des fruits meilleurs, jusqu'à ce qu'il décline vers la mort. Tandis que nous, nous restons toute notre vie à douze ou quinze ans pour le développement de nos facultés.

Mais c'est que l'arbre on le cultive, et nous, on nous laisse croître au hasard, parmi les épines où nous venons au monde !

Madame Guérin vit avec peine finir la journée, car elle avait oublié son ennui et sa lassitude de vivre en écoutant cette autre souffrance de femme. Hélène avait quitté un instant la chambre pour donner quelques ordres ; quand elle rentra, Laurence cacha précipitamment un papier dans sa poche. — Vous écriviez ? dit Hélène en riant. — Non, madame, répondit l'ouvrière en tendant le papier à madame Guérin.

Sur la petite étagère devant laquelle Laurence avait travaillé pendant cette journée, se trouvait une fleur dans un verre de cristal ; Laurence l'avait esquissée à la hâte.

— C'est tout ce que j'emporterai comme souvenir d'une bonne journée, dit l'ouvrière, et vous ne m'en voudrez pas, madame ?

— Non, certes, dit Hélène ; mais vous quittez donc cette ville, mon enfant ?

— Je ne la quitte pas, madame ; mais de l'impasse Saint-Jean que j'habite, à la belle rue où vous demeurez, il y a cent lieues de distance.

— Il y a quelques jours que cela pouvait être, Laurence, dit Hélène ; mais Sœur Thérèse m'a donné hier une touchante leçon, et si vous ne venez pas me voir, j'irai vous chercher.

Laurence aurait voulu être dehors pour danser de joie. Elle courut tout le long du chemin jusque chez elle, et se jeta tout essoufflée dans les bras de sa mère, en l'embrassant à lui faire mal.

— Que diantre as-tu donc, fille ? es-tu comme ces petites grenouilles vertes qui sautent quand il veut pleuvoir ? dit la mère Gauthier en riant.

Laurence raconta la bienveillance de madame Guérin pour elle, son invitation d'aller la voir et sa promesse de venir même chercher l'ouvrière, si elle n'allait pas près d'elle. La jeune fille s'étonna de ne pas trouver ses parents aussi joyeux qu'elle.

— Avec tout ce bonheur-là, dit le père Gauthier en lui tapant sur la joue, avec tout ce bonheur-là et deux francs dans ta poche, tu peux aller dîner dans le premier cabaret venu. Laurence se mit à rire, mais elle ne s'en trouvait pas moins la plus heureuse fille du monde !

10

Elles étaient heureuses, et pour toujours…
Elles le croyaient du moins…

Bientôt il n'y eut bruit dans la petite ville que du bonheur de Laurence, protégée par madame Guérin. Les belles dames se révoltèrent un peu de cette audace d'une ouvrière qui voulait usurper une place sur le canapé des salons. On se ligua pour punir madame Guérin qui encourageait ainsi l'ambition démesurée de la petite couturière ; et quelques personnes qui visitaient Hélène, se retirèrent complètement. Madame Guérin en souffrit un peu, parce que le ridicule blesse toujours ; mais elle commençait à s'attacher à Laurence par les sacrifices même qu'elle lui faisait, et par le bien qu'elle espérait lui faire dans l'avenir, en cultivant son intelligence, elle accepta donc une souffrance de plus.

Les ouvrières crurent que Laurence les dédaignait parce qu'elle aimait madame Guérin ; et ces jeunes filles se joignirent

aux grandes dames pour se railler de Laurence. Elle ne souffrit de tout cela qu'autant qu'Hélène en souffrait elle-même. Ce que madame Guérin ne sut pas, les petites railleries à voix basse, quand elle passait, les petits propos en dessous, tout cela glissait sur le cœur de Laurence sans l'entamer. Seulement elle se disait parfois : « Il faut que la vie soit bien dure pour tout le monde ! Car ces braves gens, auxquels je n'ai jamais fait aucun mal, ne me tourmenteraient pas ainsi s'ils étaient occupés par une existence facile et joyeuse. » Et cette réflexion l'attristait plus que si elle les avait cru méchants mais heureux.

Un jour qu'elle était restée toute une semaine sans aller chez madame Guérin, celle-ci, inquiète, vint voir l'ouvrière. Quand Hélène entra, Laurence balayait l'unique chambre du ménage indigent. Au lieu d'offrir une chaise à sa belle visiteuse, Laurence, rouge et confuse, restait immobile et regardait son balai de bouleau. Hélène comprit, et s'emparant du balai, dit en posant une main sur le front de la jeune fille : Enfant ! vous allez voir que je balaie mieux que vous, et le sous-préfet entrerait ici tout à l'heure, qu'il ne me troublerait pas du tout, je vous assure !

— Je le crois bien, répondit Laurence ; si je pouvais une heure après, causer comme vous avec M. le sous-préfet, de toutes les choses qu'il sait, je ne souffrirais pas non plus ; mais ne rien savoir que balayer et coudre !

— Laurence, dit tristement Hélène, je sais en effet plus que vous, mais je ne fais rien de plus ; je fais même moins, car il est encore plus difficile de balayer, que de tirer de sa bourse le gage du domestique qui balaie ! Et c'est là toute ma tâche ; me l'enviez-vous ?

— Je n'envie rien, madame ; mais il me semble que si je savais tout ce que vous avez appris, je trouverais bien à m'en servir. Et d'ailleurs, j'aurais déjà le bonheur de savoir.

— Mais, ma pauvre enfant, si tous les ouvriers étaient comme vous, on dédaignerait les travaux de l'industrie, et il faut bien qu'ils s'accomplissent ?

— Vous m'avez dit une fois, madame, que si vous aviez quelque chose d'utile à faire pendant le jour, vous aimeriez ces plaisirs du monde que vous fuyez, parce qu'ils vous sont offerts comme unique emploi de votre temps ? Eh bien, j'aimerais aussi mes humbles travaux, quand ils ne seraient plus l'unique tâche de ma vie ! Et puis, les têtes inventeraient des machines pour épargner les bras, et les travaux s'accompliraient tout de même ; et puis encore, quand nous aurions l'âme élevée, l'esprit un peu dégrossi, vous autres de là-haut, vous viendriez bien un peu nous aider aux humbles choses. Tenez, vous le faites déjà pour moi qui ne sais rien, dit Laurence, en montrant le balai qu'Hélène tenait encore.

La jeune femme sourit.

— C'est vrai, mais il y a des professions où je n'aiderais personne ! et celles-là, je crois qu'il sera bien difficile de les concilier avec la culture de l'intelligence et l'élévation du cœur. La profession de boucher, par exemple : qu'en ferions-nous ? qui la prendrait si on donnait une instruction élevée à tous les hommes du peuple ?

Laurence cherchait une réponse et ne trouvait rien.

Le père Gauthier, tout en tressant ses chaussons de lisières, écoutait la conversation, il posa ses lunettes sur ses genoux : — Ne dites pas trop de mal du boucher, dit-il en prenant une prise de tabac, vous surtout, madame d'autant plus que vous êtes très contente de ce professeur que je vous ai envoyé pour votre fils, à ce que m'a dit Laurence.

C'est un garçon de mon pays, qui ne croyait guère que je pourrais lui être utile ; mais quand on est bien loin de chez soi, on n'est pas si fier ; pour causer avec quelqu'un, des gens, des maisons et des chemins qu'on a quittés, on va voir le premier venu. Ce jeune homme ne trouvant que moi de sa province ici, est venu me parler de sa famille et de son village ; s'il m'avait rencontré là-bas, il ne m'aurait pas salué, mais c'est tout de même ; je l'ai reçu en l'invitant à manger des pommes de terre ; et quand il m'a dit qu'il voulait donner des leçons, j'ai engagé Laurence à vous le recommander ; vous l'avez jugé capable d'enseigner l'allemand à votre fils, et vous en êtes toujours satisfaite, n'est-ce pas, madame ?

— Mais oui, répondit Hélène, qui ne comprenait pas où le vieillard voulait en venir.

— Eh bien, c'est un boucher !

— C'est vrai ! dit Laurence, je l'avais oublié, merci, père !

— Il n'y a pas de quoi va, dit le père Gauthier en reprenant son ouvrage.

Madame Guérin crut que ces bonnes gens plaisantaient, ou que le professeur de son fils était l'enfant d'un boucher ; mais Laurence la détrompa bientôt.

— Oui, c'est un boucher, non pas seulement celui qui vend de la viande, mais celui qui tue, dit la jeune fille ; et pourtant ce jeune homme est instruit ; on dit même qu'il sait l'hébreu et une science qu'on appelle l'anatomie.

— Mon enfant, ce que vous me dites-là ne peut pas être pris au sérieux.

— Et cependant c'est vrai, madame ! ce jeune homme est un boucher juif, un sacrificateur, comme ils disent. Il nous a raconté que pour être reçu sacrificateur, il fallait subir des examens devant leurs prêtres qu'ils appellent Rabins. Ils ont des prières à apprendre en hébreu, parce qu'il faut consacrer à Dieu tous les animaux avant de les sacrifier. Cette science que les chirurgiens apprennent pour guérir, le sacrificateur doit l'étudier un peu, pour ne pas faire souffrir la victime, et si l'arme est ébrêchée après le sacrifice, le boucher juif fait pénitence long-temps, parce que l'animal a souffert.

Vous le voyez, madame, ce boucher-là ne se dégrade pas l'âme par ses fonctions ? Peut-être est-il possible de relever ainsi tout ce qui nous paraît humble et grossier : Une femme qui fait sa soupe n'est qu'une femme : La sœur de charité qui fait du bouillon pour les malades est un ange.

Hélène serra la main de Laurence.

— Je venais vous chercher, lui dit-elle, pour vous emmener au village où je suis née, et où vous avez été nourrie. Puis-je compter sur vous pour demain ? Nous cueillons les cerises du verger.

— Oui, madame, et je vous remercie. Depuis que ma bonne grand'mère est morte, je ne vois pas un cerisier sans émotion.

— Pourquoi, mon enfant ? dit madame Guérin.

— Je vous le dirai demain, assise sous l'un de ces arbres.

Madame Guérin prit congé de la bonne famille, en promettant d'apporter quelques livres de tabac au père Gauthier, quand elle reviendrait, pour le remercier d'avoir pensé au boucher juif en prenant une prise.

Toute une journée passée à la campagne, c'était une fête pour Hélène et Laurence, et depuis bien long-temps toutes deux n'avaient pas rêvé de fêtes. Aussi attendirent-elles le matin avec la même impatience.

11

C'était l'air pur de nos bruyères.
C'était, au flanc de nos côteaux,
Les prés déroulés, solitaires,
Entre les bois et les ruisseaux.
C'était l'aurore sur nos mousses
Versant son reflet virginal,
Les jours plus frais, les nuits plus douces,
C'était tout le pays natal.

Laurence se leva de bonne heure, mit son plus joli peignoir des dimanches, et s'en alla seule attendre Hélène sur la route du village de ***. — Il faut encore que je vous dise quelque chose qui va vous paraître invraisemblable, et pourtant rien n'est plus vrai : Hélène acceptait alors courageusement les railleries et le blâme de ceux qui trouvaient mauvais qu'elle aimât et protégeât une ou-

vrière ; mais si elle bravait tout cela du coin de son feu, où le bruit des malins propos n'arrivait qu'à demi, elle n'aurait pu supporter les rires et les regards moqueurs dont on l'eût escortée, si elle avait traversé les rues de la petite ville avec Laurence.

La pauvre Laurence avait quelquefois le cœur bien gros quand il lui fallait attendre le soir pour aller chercher le sourire de sa bienfaitrice.

Vingt fois elle prit une plume pour écrire à Hélène que leur séparation serait moins douloureuse pour toutes deux ; mais elle aimait cette femme qui, la première, avait parlé à son intelligence ; et puis la jeune fille sentait bien aussi que madame Guérin, absorbée par la mission protectrice qu'elle remplissait envers elle, échappait à la tristesse et à l'ennui ; qu'en se retirant de sa vie, elle la replongeait dans cet état d'engourdissement dont elle sortait à peine ; et tout cela réuni arrêtait sa main, prête à tracer un adieu.

Si Hélène avait pu deviner ce qu'éprouvait Laurence, quand elle allait seule ainsi l'attendre sur les chemins, à l'heure de leurs promenades, Hélène, enthousiaste et généreuse, au risque d'en souffrir beaucoup, aurait pris son courage à deux mains pour traverser la ville avec sa protégée. Mais la jeune fille n'eût pas accepté ce sacrifice, car elle ne se fût pas senti la force d'entendre un éclat de rire ou une parole de moquerie s'adresser à Hélène ; elle préférait souffrir seule d'une humiliation.

Mais Hélène en souffrait aussi.

« Il faut donc mentir et se cacher pour faire le bien, se disait-elle parfois. Laurence accepte sans murmurer sa vie de labeur et de privations ; elle ne demande qu'un peu de culture pour son in-

telligence ; et quand je veux l'aider dans cette ambition noble et louable, on me raille. Et si je passais dans la rue à ses côtés, on m'y crierait peut-être des injures ! Cependant une religieuse, fille de grand seigneur, a dit devant moi, ma sœur, à la femme perdue, sans que nul ne songeât à l'en blâmer. — Oh ! pensait-elle encore, c'est que sœur Thérèse tient de Dieu la mission de charité et d'amour qu'elle accomplit ! Et moi, je n'ai reçu de tâche de personne, pour être propice à rien ! Au chevet d'une femme malade, que cette femme soit coupable ou vile, sœur Thérèse est à sa place, et on l'y entoure de respect ; quand je donne un peu d'amitié à une ouvrière, comme rien ne l'explique, on prend cette prédilection pour une fantaisie de mauvais goût, et l'on rit. Mais pourquoi tout cela est-il ainsi ? Et pourra-t-il jamais en être autrement ? »

Malgré ces réflexions, Hélène partit moins triste que de coutume pour son village. « Après tout, se disait-elle, Laurence va passer une bonne journée et se reposer un peu ; ce sera toujours cela pour elle, et ce sera moi qui lui aurai procuré ce peu de joie, en dépit des railleurs. »

Hélène aimait la campagne comme on l'aime quand on est née au village et qu'on a essayé ses premiers pas sur l'herbe des pelouses. Chaque arbre était un vieil ami qui semblait se pencher et la reconnaître ; chaque pierre du chemin lui rappelait un souvenir d'enfance.

Laurence, au contraire, renfermée toute l'année dans un grenier de six pieds carrés, qu'elle partageait avec ses vieux parents, Laurence aimait la campagne comme on aime un spectacle rare, magique et imposant. Autant elle aurait voulu être seule, fût-ce au fond d'un cachot, quand elle était triste, pour y pleurer à son

aise sans attrister sa mère, autant elle avait besoin de communiquer ses impressions quand elle était heureuse. Aussi vit-elle arriver avec joie madame Guérin, qui agitait de loin son mouchoir pour l'avertir.

Hélène marchait vite pour être plus tôt vers cette jeune fille, à laquelle elle allait donner quelques heures de fête. Elle était vêtue de blanc ; sa longue écharpe de gaze flottait autour d'elle, et ses beaux cheveux blonds tombaient en boucles sur son cou. À la voir ainsi, belle et souriante, on l'eût prise pour un ange venant accomplir quelque douce mission sur la terre.

Laurence l'avait bien reconnue, et cependant, pour l'enfant du peuple, dont l'entourage habituel était si humble, il y avait quelque chose de si suave et de si saint dans cette blanche figure qui venait à elle, qu'elle se sentit saisie d'admiration et de respect. Elle aurait voulu s'agenouiller et prier Dieu.

On arriva de bonne heure au village, et madame Guérin fit à Laurence les honneurs de son petit château. Après le déjeûner, on alla cueillir les cerises avec les fermiers le long d'un petit bois tout bordé de jeunes cerisiers. Laurence regardait ces arbres et semblait rêver.

— Allons, dit Hélène, racontez-moi maintenant pourquoi vous êtes toujours émue à l'aspect d'un cerisier ; vous me l'avez promis, Laurence.

— Ce ne sera pas bien intéressant pour vous, madame. Lorsque j'étais bien jeune, on me mena voir ma grand'mère, qui demeurait encore au village. Elle nous servit du lait et des fruits devant sa porte, sous un cerisier ; et comme le soleil passait tout à son aise à travers cet arbre, dont les branches ne sont pas touf-

fues, je lui dis : « — Grand'mère, pourquoi donc n'avez-vous pas planté un gros noyer devant votre porte ? Il vous aurait donné bien plus d'ombre que cet arbre-là. » Ma bonne grand'mère répondit : « — C'est vrai, fillette ; mais quand mon brave homme est mort, j'avais six pauvres petits orphelins, et comme le cerisier est l'arbre de l'enfance, j'en ai mis un là, devant ma maison pleine d'enfants.

« — Qui vous a dit que le cerisier soit l'arbre de l'enfance, lui demandai-je encore.

« — C'est un vieux qui l'avait lu dans un vieux livre, me répondit-elle ; il prétendait que celui qui avait fait ce livre était un peu fou ; mais moi, qui ai toujours vécu parmi les arbres, et toutes les herbes de la saint Jean, je puis bien vous assurer que le vieux livre ne mentait pas.

« Tenez, dit encore la grand'mère, n'est-il pas vrai que la cerise est le premier fruit de la belle saison, comme l'enfance est le premier, et le plus bel âge de notre pauvre vie ?

« Les enfants n'aiment-ils pas ce fruit à la folie ? Ils ne se contentent pas de le manger, ils s'en font encore toutes sortes de parures : des pendants d'oreilles, des couronnes, que sais-je moi ? Et ce fruit ne leur fait jamais de mal. On dirait qu'il connaît ces petits et qu'il les aime aussi.

« Laurence vient de dire que cet arbre n'avait pas d'ombre, n'est-ce pas ?

« C'est bien vrai qu'il n'abrite ni du soleil ni de la pluie ; mais c'est encore comme les petits enfants qui ne peuvent protéger personne, et voilà pourquoi j'aime cet arbre.

« Si vous avez quelque chose pour moi, vous autres, quand je serai morte, vous empêcherez que l'on arrache celui que j'ai planté. » Mes parents le promirent, et ils ont tenu leur promesse, dit Laurence ; mais depuis ce temps, je ne passe point devant un cerisier sans penser à ma bonne grand'mère. Vous voyez, madame, que ce récit n'a rien d'étonnant et de curieux pour vous ?

— Je vous assure cependant qu'il m'étonne, dit Hélène, car, d'ordinaire le paysan est celui qui comprend le moins les beautés de la nature : dans ses prés pleins de fleurs, et ses champs pleins d'épis, il ne voit guère que des bottes de foin, et des mesures de blé, qu'il transforme d'avance en gros sous, et qui lui représentent du pain noir et des sabots ! Comment votre grand'mère avait-elle ces pensées pleines de naïve poésie ?

— C'est qu'elle habitait le village sans que son existence dépendît tout à fait des récoltes, et sans qu'elle piochât la terre du matin au soir, répondit Laurence. Ma grand'mère, restée veuve avec six enfants très jeunes, ne pouvait plus aller travailler aux champs tous les jours ; elle se mit à cueillir des plantes, des fleurs et des racines pour les pharmaciens de la ville, tout en promenant ses enfants une partie de la journée ; quand ils étaient fatigués, elle s'arrêtait sous un arbre et leur disait une histoire. Depuis le jour où le vieux paysan lui avait raconté celle du cerisier, elle avait cherché celle des autres plantes.

On dit même qu'elle se fit lire tout entier le vieux livre du paysan, et qu'elle y apprit toutes sortes de secrets : par exemple, elle devinait le caractère de quelqu'un, rien qu'en se faisant dire quelle fleur ou quelle plante on aimait. Parfois elle demandait seulement quelle couleur on préférait, ou quel refrain on chantait le plus souvent. Aussi passa-t-elle bientôt pour une devineresse

dans tout le pays ; mais comme elle guérissait les petits enfants malades, avec les simples qu'elle cueillait le long des chemins, on la regardait comme une bonne âme à qui Dieu avait dit bien des choses, et tout le pays l'aimait.

— Si elle vivait encore, dit Hélène en riant, je lui demanderais pourquoi je préfère la couleur rouge, et pourquoi le premier couplet d'une vieille romance espagnole me vient toujours aux lèvres, quand je suis en plein air.

— Je me rappelle, répondit Laurence en riant aussi, que selon ma grand'mère, le rouge est la couleur des ambitieux ; chantez la romance, et si le don de prophétie est héréditaire, je vous expliquerai la cause de votre prédilection pour ce couplet. Chantez, puisque nous sommes en plein air, vous devez y être disposée ?

Hélène hésitait.

— Savez-vous l'espagnol, Laurence, demanda-t-elle.

— Non, madame.

La jeune femme ôta son chapeau de paille et le suspendit aux branches d'un arbre ; puis elle écarta les boucles de cheveux blonds qui tombaient sur son visage, et chanta d'une voix douce et sonore à la fois. Il y avait quelque chose de grave et de religieux dans son chant, car des paysans qui passaient le prirent pour un cantique ou une prière et se découvrirent.

— Eh bien ! qu'aurait dit votre grand'mère si elle avait entendu cette plaintive ballade ?

— Que vous chantez admirablement, madame ! répondit une voix inconnue qui semblait venir de derrière les arbres.

Hélène et Laurence tressaillirent. Avant qu'elles se fussent remises de leur frayeur, deux ou trois hommes sortirent du bois. C'étaient des voyageurs qui avaient laissé la diligence au bas d'une montée un peu rude ; ils avaient pris la lisière du bois pour grimper la côte à pied, et s'étaient arrêtés un peu pour écouter Hélène.

Madame Guérin avait une toilette blanche très simple, son écharpe et son chapeau de paille étaient cachés par les branches d'arbres, ce qui fit peut-être croire à ces étrangers que la jeune femme était une ouvrière, car l'un d'eux reprit assez familièrement :

— Foi d'artiste, madame, votre voix fera votre fortune quand vous voudrez ! Voici mon adresse à Paris, j'y serai dans un mois, et je vous fais donner dix mille francs pour la première année, sans compter les représentations à bénéfice.

Madame Guérin se mit à rire, et remercia l'étranger.

Les expressions dont elle se servit, sa dignité pleine d'aisance, firent comprendre au directeur de théâtre, si c'en était un, qu'il s'adressait à une femme du monde.

— C'est égal, lui dit-il, c'est bien dommage, madame, que vous soyiez née riche ; vous n'y gagnez peut-être rien pour le bonheur, et nous y perdons beaucoup. Et l'étranger salua en regagnant la route, avec les autres voyageurs.

Quand ils se furent éloignés, Hélène et Laurence un peu rassurées, se levèrent et reprirent en riant le chemin du village. En le traversant, Laurence pria une paysanne de lui montrer la maison qu'avait habité autrefois la famille Berton ; c'était celle de sa

nourrice ; elle voulait revoir cette chaumière où elle était venue commencer à souffrir.

On lui indiqua du doigt la plus vieille et la plus pauvre mâsure, tout au bout du village ; madame Guérin voulut aller la visiter avec elle.

Quand elles arrivèrent devant la porte, une autre femme y était, et une paysanne semblait vouloir l'empêcher d'approcher. Hélène et Laurence reconnurent dans cette femme qui voulait entrer, Mélanie, la femme perdue, la sœur de la nourrice de Laurence. Elle aussi était venue revoir le toît de la famille ; mais cette maison avait d'autres maîtres, et ceux qui l'habitaient repoussaient Mélanie.

— Va-t-en, lui disait la paysanne, tu nous porterais malheur si tu mettais le pied chez nous, va-t-en !

Et celle qui disait cela laissait entrer les chiens et les pourceaux dans sa chaumière. Mélanie ne s'en allait pas.

— Laissez-moi seulement me reposer sur ce banc qui est devant la porte, disait-elle en pleurant, c'est là que mon père aveugle venait s'asseoir tous les jours ! vous ne pouvez pas me refuser cela !

— Non ! va-t-en, répétait toujours la paysanne ; ton père t'a maudite, va-t-en !

Laurence indignée prit la main de Mélanie et franchit le seuil de la chaumière.

— C'est ma sœur, dit-elle à la paysanne, et cette maison fut la nôtre. Vous n'avez pas de cœur !

— Si vous connaissiez cette femme, vous ne diriez pas que vous êtes sa sœur, répondit encore la paysanne.

— Je la connais, vous dis-je ! reprit la jeune fille, et maintenant je l'aime puisqu'elle pense à son père et qu'elle redevient bonne ! Ne voyez-vous pas qu'en la repoussant ainsi, vous lui fermez toutes les voies de retour à Dieu ! Elle se repent, puisqu'elle pleure, et vous la chassez !

La paysanne, interdite et confuse, ne disait plus rien. Intimidée par la présence de madame Guérin, elle offrit des chaises, et la pauvre Mélanie put se reposer sous le toît de son vieux père, entre une jeune fille qui l'appelait sa sœur, et une grande dame qui semblait être la sœur de la jeune fille, tant elle lui parlait affectueusement.

— Je crois, dit Mélanie en regardant Laurence, que j'ai connu autrefois une petite fille qui avait votre voix, et qui était bonne comme vous : ma sœur l'avait nourrie de son lait, et plus tard, je lui portais tous les ans les premiers raisins et les premiers fruits de nos récoltes. Ses parents en retour nous donnaient de bons chaussons de lisière bien chauds, pour le vieux père et pour les petits enfants de ma sœur. Quand on allait à la ville, le dimanche ou les jours de foires, au lieu de dîner à l'auberge, on allait manger la soupe du père Gauthier ; c'était un bien brave homme !

— C'est mon père, dit Laurence en souriant, et vous viendrez manger sa soupe, si vous le voulez ; car, il vous dira comme autrefois : « À table, les amis ! c'est de bon cœur ! et nous n'en serons ni plus riches ni plus pauvres au bout de l'année. »

— C'est vrai qu'il nous disait cela, quand nous n'osions pas accepter ce qu'il nous offrait, reprit Mélanie, mais à présent, je ne

puis aller chez personne, il me chasserait peut-être aussi, votre père, comme cette femme tout à l'heure !

La paysanne fit semblant de n'avoir pas entendu, et apporta sur la table du lait et du pain bis.

En province, dans les petites villes et dans les villages, on croirait manquer d'hospitalité si on n'offrait pas à manger aux visiteurs, et si le visiteur refuse, on ne manque jamais de lui dire : Vous ne voulez donc rien prendre chez nous, est-ce pour mal ?

La paysanne avait mis trois assiettes et pressait les trois femmes de se raffraîchir.

— Vous le voyez, dit Laurence tout bas à Mélanie, cette femme n'est pas bien méchante. Tout à l'heure elle vous chassait, mais ce n'est pas vous qu'elle repoussait ainsi, c'est le mal dont le monde vous accuse ; maintenant nous lui avons dit qu'elle avait tort, que vous pouviez encore devenir une honnête femme, et la voilà qui vous fait une place à sa table.

— C'est vrai ! mais êtes-vous bien sûres que sœur Thérèse ne se trompe pas ? Elle aussi me dit comme vous, que je puis être encore une brave femme ; moi je n'ose pas le promettre au bon Dieu. Depuis long-temps je suis en assez bonne santé pour sortir de l'hôpital, mais comme je ne sais où aller, sœur Thérèse me garde près d'elle. Cependant, s'il arrivait des malades, il faudrait bien céder mon lit. Que ferais-je alors ?

— Vous travaillerez, dit Hélène qui écoutait.

— Quelle famille voudra me recevoir à la journée dans sa maison, moi qui ai donné de si mauvais exemples ? et qui voudra me

confier de l'ouvrage, à moi qui ai volé si souvent pour ne pas travailler !

Hélène et Laurence ne répondirent pas.

— Je n'ai qu'un espoir, reprit la femme perdue, et c'est encore à sœur Thérèse que je le dois : elle me dit que dans quelque temps, il y aurait une maison de travail où je pourrais entrer. Mais d'ici là, s'il me faut sortir de l'hôpital, je ne sais ce que je deviendrai !

— Vous vous rappellerez la table du père Gauthier, dit Laurence ; s'il y a du pain sur cette table, en prenant un peu sur nos trois portions, il y en aura une pour vous, et chacun de nous ne s'en apercevra guère ! Et après tout, on ne laisse pas coucher un chien à la rue ; on trouvera bien moyen de vous faire un lit quelque part !

— Merci, Laurence, vos parents sont bien heureux d'avoir une fille ! Moi aussi j'en avais une ! Mais j'ai abandonné mon père, et Dieu m'a ôté mon enfant !

Les larmes empêchèrent Mélanie de continuer.

— Il vous le rendra au ciel, dit Laurence.

— Elle n'est peut-être pas encore morte, la pauvre petite ! elle souffre peut-être dans quelque coin, sans que personne en prenne pitié !

Et Mélanie pleurait encore au lieu de manger.

Il était deux heures, le soleil donnait, et des bouffées de vent frais et parfumé entraient dans la chaumière.

12

Pardonnez-leur, mon Dieu ! pour être bon, hélas !
Il faudrait être heureux, et tout souffre ici-bas.

Hélène regarda sa montre. Sortons dit-elle, voilà le meilleur moment pour se promener un peu, et Laurence n'a pas encore vu tout mon jardin. Voulez-vous venir avec nous, Mélanie ?

La pauvre femme n'osait accepter ; Hélène insista. Laurence aurait voulu l'en remercier à genoux !

Madame Guérin traversa le village avec Laurence l'ouvrière, et Mélanie la femme perdue ; mais dans ce hameau, elle était reine, et pouvait imposer ses goûts et ses volontés ; tout le monde les salua respectueusement, quelques femmes même appelèrent Mélanie par son nom, et lui parlèrent en passant.

On se promena, on causa de choses et d'autres, sous les arbres, et l'heure du dîner vint.

Il fut servi sur le balcon. Mélanie n'osait pas manger. Laurence admirait Hélène, et ne pouvait penser à autre chose. Hélène était préoccupée et n'avait pas faim. Elle pensait, elle, qu'avec toute sa bonne volonté, elle ne pouvait rien faire pour cette pauvre femme ; moins que Laurence, qui venait de lui offrir la moitié de son pain et son toît, pour le jour où elle serait sans asile.

— Où donc est votre fille ? demanda Laurence à Mélanie.

— Hélas ! répondit celle-ci, je voudrais bien le savoir ! Si je n'avais pas peur de vous ennuyer et de vous indisposer contre

moi, je vous dirais comment je l'ai perdue par ma faute. Cela me ferait tant de bien de me décharger un peu le cœur !

— Dites, ma bonne, répondit madame Guérin, dites-nous vos fautes et vos peines ; hélas ! c'est bien souvent la même chose. Et nous ne serons pas sévères. Mélanie commença :

« Mon père était aveugle, ma sœur, restée veuve avec trois enfants, ne pouvait l'aider, et je partis pour Paris afin d'y gagner un peu d'argent. Mais j'étais bien jeune et je ne savais rien de rien ! Dans nos villages, on croit qu'à Paris les perdrix tombent toutes rôties sur la table, et on y accourt. Quand on arrive, tout ce bruit, tout ce monde qui marche et remue autour de vous, vous étourdit et vous aveugle ; quand on se réveille un peu, on a perdu la moitié de sa mémoire, et on se souvient à peine d'où l'on vient, et où l'on voulait aller. On suit alors le premier conseil venu, et voilà ce que j'ai fait.

« Ne sachant où donner de la tête, j'entrai servante chez un marchand de vin. Il avait un domestique qui me prit en amitié ; et six mois après, au lieu de penser à mon pauvre vieux père, et de travailler pour lui, je lui demandais son consentement pour me marier. Il ne me le refusa point, et je devins la femme de Gratien.

« Gratien resta garçon marchand de vin ; mais les enfants nous arrivèrent, et il me fallut prendre une chambre pour les garder. Je ne pouvais guère travailler, Gratien ne gagnait pas grand chose, et la misère entra bientôt par portes et par fenêtres dans notre mansarde. Gratien fut deux mois malade, et ne voulut pas aller à l'hôpital ; ceci nous acheva. Lorsque je voulais envoyer quelques sous à mon père, Gratien me disait : — C'est pour mes

enfants que je travaille, et non pour des étrangers. — D'ailleurs, il y avait à peine le nécessaire chez nous, et nous avions même des dettes. Les créanciers réclamaient de tous côtés ; les enfants grandissaient et coûtaient davantage. Mon pauvre Gratien en perdit la tête ; et pour oublier un peu tout ce tracas, il alla boire avec ses amis. C'était bien un brave garçon, doux comme un agneau quand il était de sang-froid. Mais dans l'ivresse il était violent ; et quand nous lui demandions du pain, il nous battait.

« Bientôt il s'enivra tous les soirs. La misère et les coups firent tomber malades trois de mes enfants, et ils moururent l'un après l'autre. La quatrième était en nourrice, bien loin, et je tremblais qu'on ne me la renvoyât, car je devais le prix de bien des mois à la femme qui nourrissait ma fille !

« Nous n'avions plus charge d'enfants, et si Gratien avait voulu se bien conduire, nous aurions pu nous en tirer ; mais le pli était pris, et l'habitude fut plus forte que tout le reste ; il continua de boire, et de me maltraiter quand je voulais lui faire une remontrance.

« Un jour qu'il m'avait donné un coup de marteau sur la tête, une voisine vint me voir, et me trouva toute en larmes et toute en sang.

« — Vous êtes bien bonne, me dit-elle, de rester avec un pareil furieux ! allez-vous-en, et travaillez dans une chambre, ou faites des ménages ; vous gagnerez bien votre vie, et vous ne serez malmenée de personne !

« — Mais il me retrouvera ? lui dis-je, et il me tuera.

« — Bah ! vous changerez de nom et de quartier ; et vous ne serez ni la seule, ni la première, allez !

« Gratien ne devait rentrer que le soir ; je fis un petit paquet de mon linge, et je quittai mon ménage.

« Je me logeai bien loin de là, et Gratien ne me découvrit pas.

« J'aurais bien voulu aller voir ma petite fille, mais je n'avais pas d'argent pour payer ce que je devais à la nourrice, et la crainte qu'elle ne me rendît l'enfant me retint. Je ne l'avais embrassée qu'une fois, ma pauvre petite ! elle avait dix mois alors, et quand j'arrivai près d'elle, elle se mit à rire en me tendant une fève verte, qu'elle tenait à la main. La voilà cette fève, elle ne m'a jamais quittée ! »

La pauvre mère montrait en effet une fève enveloppée dans une dizaine de morceaux de papier. Mélanie continua :

« J'eus un peu d'ouvrage d'abord, puis j'en manquai. Je vendis mes effets l'un après l'autre, et quand je n'eus plus rien, et que la faim me prit, pour ne pas mourir, je me livrai au mal. Qu'auriez-vous fait à ma place, vous, Laurence ? »

— J'aurais prié et je serais morte, répondit la jeune fille d'une voix émue ; mais continuez, ma pauvre femme.

« Je n'eus pas le courage de mourir et j'en fus bien punie ! j'eus à souffrir mille fois plus qu'avec Gratien, de ceux qui me nourrissaient ; car Gratien me demandait quelques fois pardon ; et les autres, qui me méprisaient, me repoussaient du pied en riant, quand ils m'avaient maltraitée.

« J'étais folle de chagrin, et j'avais tout oublié : père, sœur, enfant, tout ! Mais un jour cette fève que m'avait donné ma petite fille, et que je portais toujours sur moi, cette fève tomba de ma poche, comme si elle eût voulu s'éloigner d'une mauvaise mère ! quand je la ramassai, je lui promis de chercher ma fille et de travailler pour elle.

« Quatre ans s'étaient passés, et il n'était pas probable que la nourrice eut gardé la petite si long-temps. J'aurais bien voulu retourner près de Gratien, lui demander pardon et m'offrir à ses coups ; mais lui, m'ouvrirait-il sa porte ? me recevrait-il ? Je me disais tout cela et j'hésitais. Je souffrais tant que je me résignai à tout. Je m'en fus à la mansarde où Gratien demeurait ; il n'y était plus. Le marchand de vin où il travaillait m'apprit que ma fuite l'avait tellement affligé, que depuis il ne s'était pas enivré une seule fois, et qu'il ne m'avait jamais accusée. — C'est de ma faute si elle tourne à mal, disait-il souvent, je l'ai tant fait souffrir ! — Mais les excès qu'il avait faits, lui donnèrent toutes sortes de maladies, et il était mort d'une paralysie depuis six mois.

« Le marchand de vin ne savait rien de mon enfant ; et la nourrice m'écrivit que Gratien l'avait reprise lorsqu'elle avait cinq ans ; et je n'ai rien pu découvrir de plus. Alors je suis revenue au pays, et j'y ai trouvé mon père mort aussi !

« Que vouliez-vous que je fisse de la vie, sans parents, sans amis, sans pain !

« Comme Gratien, je m'enivrai pour ne plus penser à rien. Pour acheter du vin, il fallait de l'argent, et de nouveau je fis le mal. Comme Gratien j'en tombai malade ; mais parce que je suis

plus coupable que lui, je ne suis pas morte, moi ; je vis pour souffrir encore ! pour souffrir toujours ! »

— Non, pas toujours ! dit Laurence en lui serrant la main.

Hélène voyait approcher l'heure de rentrer à la ville, et ne savait pas trop comment elle allait revenir, escortée de Mélanie et de Laurence. Elle ne se sentait cependant pas le courage de les laisser en route, et se disposait à affronter bravement tous les regards étonnés des promeneurs.

Laurence y avait songé aussi.

— Pourquoi ne passerions-nous pas la soirée ici, dit-elle à Hélène ; nous nous en irions au frais ; il n'y aura pas de lune ce soir, mais nous connaissons bien les chemins ?

Laurence avait appuyé sur ces mots : Il n'y aura pas de lune ce soir, pour qu'Hélène comprît que l'on ne reconnaîtrait pas Mélanie.

Hélène accepta la proposition, et l'on fit encore une petite promenade après le dîner, qui avait duré deux heures, grâce au triste récit de la pauvre Mélanie.

Àdix heures on partit. Mélanie n'avait pas osé dire que les portes de l'hôpital seraient fermées ; elle l'avoua chemin faisant à Laurence : — Eh bien, vous passerez la nuit chez nous, et demain je vous conduirai à l'hôpital ; je dirai comment vous avez passé votre journée, et je demanderai pardon de vous avoir retenu, lui répondit la jeune fille.

Toutes trois alors s'en revinrent sans inquiétude ; et personne dans la petite ville ne se douta que madame Guérin passait avec

Laurence et Mélanie.

13

Madame Guérin avait retrouvé un peu de force et de santé ; son âme semblait aussi moins tristement préoccupée. Elle pouvait rendre Laurence heureuse en lui enseignant tout ce qu'elle avait appris, et chaque soir, quand elle avait lu avec la jeune fille quelques pages d'histoire ou de belle poésie, elle s'endormait plus satisfaite de son sort.

Les grandes dames, voyant qu'Hélène avait supporté assez insoucieusement leur retraite, finirent par accepter ce travers d'esprit de la jeune femme ; bientôt même, par curiosité, elles voulurent aussi connaître un peu Laurence.

Les ouvrières qui avaient craint d'abord que Laurence ne les oubliât pour Hélène, après avoir attendu vainement qu'elle les prît en dédain, trouvant toujours la jeune fille prête à les soigner quand elles étaient malades, à les aider la nuit si le travail était pressé, revinrent aussi de leur prévention, et les petites haines, les petites méchancetés disparurent.

Hélène et Laurence étaient presque heureuses ; mais le bonheur est à la merci de tant de choses, et nous avons si peu de sécurité pour toutes ces choses, que d'une heure à l'autre nous passons de la joie au deuil.

Depuis quelque temps le travail avait manqué aux parents de Laurence, et la jeune fille, forcée d'y suppléer, n'avait pu songer à autre chose qu'au pain quotidien. Pour aller voir Hélène, il fallait,

sinon une mise élégante, au moins une toilette propre et convenable.

Ne pouvant s'acheter aucun vêtement, Laurence n'allait plus le soir prendre ses leçons près d'Hélène. Madame Guérin vint.

— La science vous lasse-t-elle déjà ? dit la jeune femme à l'ouvrière.

Àune de ses voisines, Laurence aurait montré ses souliers percés, parce que habituée comme elle à ces petits inconvénients de la misère, la voisine n'aurait pas trop souffert. Mais Hélène était riche, et cette révélation l'aurait attristée ; Laurence aima mieux se taire, et laisser croire que le travail seul la retenait chez elle.

Deux jours après madame Guérin rencontra la mère de Laurence dans la rue, et lui demanda si l'ouvrage allait toujours. — Pas trop depuis long-temps, dit la mère Gauthier. Hélène ne comprit plus rien à la rareté des visites de Laurence. Elle finit par penser que la jeune fille allait ailleurs et qu'elle reportait sur d'autres l'affection qu'elle lui avait témoignée. Cette idée une fois acceptée, madame Guérin resta chez elle.

Quand Laurence put s'acheter une chaussure, elle courut vers madame Guérin, mais Hélène crut que la jeune fille venait la voir par convenance et par politesse ; elle la reçut froidement.

L'ouvrière s'en revint bien triste. « Quoi ! se dit-elle, pour quelques semaines que la misère m'a tenu éloignée d'elle, elle a cessé de m'aimer et de s'intéresser à moi ? » et la jeune fille pleura.

Mais fière ou timide, elle n'insista pas, ne fit aucune démarche près de madame Guérin, et ces deux âmes qui s'entendaient si

bien, qui souffraient des mêmes douleurs, se séparèrent ainsi.

C'est bien souvent un bon sentiment qui met un mur entre les cœurs. Si madame Guérin avait pu lire dans l'âme de Laurence, elle ne l'aurait pas accusée.

Et voilà, mon Dieu, à quoi tiennent les bonheurs de ce monde !

Madame Guérin souffrit de cette rupture, mais elle finit par se dire que peut-être était-ce heureux pour Laurence ; que la jeune fille avait une famille à soutenir, et que cette heure d'étude, le soir, était une heure de moins pour le travail ; elle se dit aussi que l'ouvrière aurait pu souffrir tôt ou tard de ce contraste d'une vie élégante, oisive et facile, avec son existence laborieuse et chargée de soucis. Au moyen de ces réflexions, la jeune femme se consola, s'applaudit presque d'avoir renoncé à cette relation qui lui avait cependant été douce.

14

Hélène était retombée dans sa vie froide et monotone. Son fils était à Paris dans un collége, et son mari, plus occupé que jamais, sortait tout le jour. L'isolement, le vide et le dégoût ressaisirent son âme, et sa santé s'altéra de nouveau.

Elle restait des heures entières à sa fenêtre, regardant passer les voitures et les promeneurs élégants ; ou les ouvriers chargés de pierres et de planches, qui marchaient couchés et fatigués : « Tous ceux-là savent du moins pourquoi ils vivent, pensait-elle ! Est-ce que la femme serait comme la plante, dont l'unique tâche

est de donner à la terre le germe d'une autre plante ? Mais l'arbre n'a pas d'autre ambition ; pourquoi la femme a-t-elle d'autres besoins dans le cœur !

« Nous, quand un petit ange nous vient du ciel, il ne nous suffit pas de le sentir vivre, nous voudrions le suivre quand le vent du sort l'emporte dans la vie, et pouvoir nous associer à ses travaux, à ses luttes, ou du moins en connaître les peines et les dangers. Cela ne me sera pas même donné ! Je ne suis mêlée à rien dans l'existence de personne et je ne sais rien des difficultés que doit vaincre mon fils, je ne pourrais donc pas l'aider d'un conseil ou d'un sacrifice, car j'aurai vécu à côté et en dehors de sa vie ! Quand il sera triste, je pleurerai, voilà tout ! Laurence avait raison de le dire : l'arbre est plus heureux que nous, il ne pleure pas !

Et la jeune femme retombait sur son fauteuil, plus pâle et plus découragée.

Son mari la suppliait en vain de se distraire. Elle lui répondait tristement : — « Écoute, Évrard, j'ai essayé une fois de me distraire. J'ai prêté l'oreille, et j'ai regardé autour de moi. J'ai entendu des plaintes, et j'ai vu une jeune fille qui souffrait. Son intelligence s'était développée à force de cœur. Je suis allée à elle, je l'ai aimée, et quand j'ai voulu l'aider, je me suis trouvée aussi pauvre qu'elle. Cultiver son esprit, élever son âme, sont les seuls rêves de son ambition, et je savais plus qu'elle ne voulait connaître. J'ai cru un instant que je pouvais la rendre heureuse, et que ma vie allait enfin servir à quelque chose.

Mais bientôt j'ai compris que cette jeune fille avait des responsabilités, auxquelles elle devait tout son temps. Je ne pouvais me

charger de l'avenir de sa famille et du sien, car notre position nous impose des dépenses proportionnées à notre fortune, et ne nous permet pas d'augmenter nos charges. Quand nous aurions pu le faire quelque temps, la prudence seule m'eût arrêtée, car il ne m'est pas prouvé que Laurence trouverait plus tard à utiliser ce que je lui aurais appris. Je lui aurais fait perdre une position humble et pénible, il est vrai, mais sûre, pour ne rien lui préparer dans l'avenir, que le sentiment un peu plus profond de sa misère !

Tu le vois, Évrard, les distractions ne me réussissent pas ! Laisse mon cœur s'éteindre doucement ou se guérir tout seul. Peut-être serai-je à la fin si pauvre d'énergie, que ma vie me paraîtra trop agitée encore ! Alors, je ne me plaindrai plus, et je m'étonnerai sans doute d'avoir tant souffert ! Mais alors, vous autres, vous pourrez me plaindre, car tout ce qu'il y a de noble et de généreux en moi sera mort, et je ne traînerai plus qu'un cadavre !

Un jour, qu'elle parcourait machinalement le journal, elle vit le nom d'une cantatrice célèbre, et lut avec un peu plus d'attention. C'était le compte-rendu d'un opéra italien. Des applaudissements et des couronnes avaient salué les brillants débuts de Pauline Garcia, et l'on disait dans cet article combien de belles qualités, combien d'autres talents encore étaient le partage de cette jeune artiste, l'héritière de toutes les sympathies que sa sœur avait inspirées !

« À la bonne heure ! se dit Hélène, celle-là peut accepter la vie ! le monde lui devra de saintes émotions et le monde gardera la trace glorieuse de son passage.

« Oui, la musique élève l'âme ; et d'un accent de sa voix elle aura développé bien des germes de nobles sentiments ! Elle aura conduit au bon et au bien par la route du beau : moi, je n'aurai rien fait pour personne !

Hélène voyait dans cet art une sorte de sacerdoce, et se rappelant les paroles de l'étranger qui l'avait écouté chanter sous les arbres ; elle regretta de n'être pas une pauvre femme sans fortune, et sans position dans le monde !...

Puis elle pensa encore à Pauline Garcia qui devait être d'une bonne famille aussi, d'après ce que l'on disait de sa brillante éducation et de la distinction de son caractère.

« Après tout, se dit-elle un matin, à qui suis-je nécessaire ici ? Mon fils est là-bas ; mon mari est absorbé par ses travaux, et je suis pour lui plutôt une tristesse qu'une joie, car il souffre de me voir ainsi, pâle, malade et morose ! D'ailleurs, chaque jour mes forces s'épuisent et ma vie s'en va. Pour me conserver à mon fils et à Évrard il faut que je parte ! Ils me perdront pour toujours si je reste.

« Pourquoi ne m'en irais-je pas ? qui s'apercevra de mon absence ? Quand je serai là-bas, j'écrirai à Évrard que je souffre moins, et il sera content. Et puis, je verrai mon fils bien souvent. Et personne ne saura le reste... Oh ! que m'importe qu'un autre nom soit proclamé et applaudi ! ce que je veux et ce que j'aurai, c'est quelque chose à faire, et des émotions pour chaque jour. Je changerai de nom, et nul ne m'accusera. Et puis, l'Église n'a pas toujours été brouillée avec le théâtre. Nos vieux mystères en font foi ; et quoiqu'on en dise, on peut être honnête dans toutes les positions. Je donnerai peut-être une noble impulsion autour de

moi, et je serai alors doublement utile et heureuse. Oui, j'irai à Paris, je trouverai cet homme qui m'offrait tant d'argent, et si je suis riche, j'enrichirai Laurence et je lui enverrai des livres ; je ferai chercher la fille de Mélanie dans toute la France ; et quand ils seront tous heureux, je ne serai plus malade. »

Et la jeune femme, poussée par cet ennui qui tue, se disposait à quitter sa maison et à mentir, elle si loyale ; car elle ne pouvait dire à M. Guérin le véritable motif de son voyage ; il l'aurait retenue.

Elle avait tout disposé pour son départ. M. Guérin croyait qu'elle allait seulement voir son fils, et qu'elle reviendrait bientôt.

La veille, elle se sentit préoccupée et triste. M. Guérin avait parlé de son retour comme d'une fête, en la suppliant de ne pas le laisser trop long-temps seul, et des larmes tombaient de ses yeux en lui faisant cette prière.

Hélène ne se repentait pas encore de son projet, mais en elle souffrait déjà.

— Oh ! si j'avais quelque chose à faire ici, pensait-elle ; mais rien ! Et il faut que je parte, si je ne veux pas mourir, et les laisser pour toujours !...

Pendant qu'elle faisait ces réflexions, penchée sur sa fenêtre, elle vit passer sœur Thérèse, l'hospitalière qui avait consolé Mélanie. La religieuse marchait vite, suivie d'une servante chargée de provisions. — « Elle se presse pour arriver plus tôt près d'un malade qui l'attend, se dit Hélène. Personne ne m'attend, moi ; personne n'a besoin de ma vie ! Et cependant cette hospitalière est jeune, sa fortune est médiocre, et sa constitution n'est pas

plus forte que la mienne : d'où vient que la religieuse peut être utile à tant de monde, et soigner tant de souffrances ? tandis que moi je ne pourrais aider un an la famille de Laurence, sans que ma fortune en souffrît, et veiller quinze jours un malade, sans tomber malade moi-même ? »

Comme elle cherchait une réponse, et n'en trouvait pas, une autre religieuse passa sous ses fenêtres. Hélène releva la tête avec une expression de joie indéfinissable et dit tout haut : — « C'est qu'elles sont plusieurs, et que je suis seule. Merci, mon Dieu ! »

Elle prit une plume et du papier, et écrivit long-temps.

Voici sa lettre ; elle était adressée à sœur Thérèse :

« Madame,

« Vous êtes peut-être plus jeune que moi, et cependant c'est un conseil que je viens vous demander, car je souffre bien ! La première fois que je vous vis, vous étiez au chevet de Mélanie, la femme perdue. Depuis j'ai bien souvent pensé à vous, à vous qui soignez les malades comme le médecin, et qui consolez les âmes comme le prêtre ! Oui, vous accomplissez les deux plus nobles missions humaines, et pourtant vous êtes femme et jeune comme moi.

« Je sais que pour être à la hauteur de ces tâches saintes, vous avez renoncé à tout ; mais il doit y en avoir de moins grandes, et cependant belles encore.

« Je suis assez riche pour n'avoir pas besoin de travailler ; j'ai un bon mari, un enfant plein de cœur, et avec tout cela, je vous l'ai dit, je souffre bien ! Mon fils est loin de moi ; mon mari est occupé, et mes serviteurs, anciens et fidèles, me dispensent du

soin de ma maison ; ce qui laisse toutes mes journées libres. Pour les remplir, il ne me reste qu'un dessin de broderie ou une visite insignifiante : il n'est pas possible que je sois née pour si peu de chose !

« Je puis disposer de quatre heures par jour sans compromettre aucun de mes devoirs de femme, de mère et d'épouse. Associez-moi à vos œuvres, et faites-moi une petite part dans votre pieuse tâche, ne fût-ce que pour laver les pieds de vos malades ! J'ai bien essayé de la charité individuelle, mais j'ai épuisé en quelques jours mes faibles ressources, et je n'ai sauvé personne de la misère !

« Faites quelque chose de ma vie ! cherchez, madame ! vous trouverez mieux que moi, vous si bonne, si sainte, si aimée de Dieu ! Cherchez et disposez de moi, vous me sauverez !

« Hélène Guérin. »

Après avoir écrit cette lettre, elle se sentit plus calme, et son mari la trouva moins triste le soir.

— Que t'est-il donc arrivé, chère bonne, lui dit-il ; à coup sûr c'est quelque chose d'heureux ?

— J'ai trouvé une espérance et je ne te quitte plus, Évrard ; voilà pourquoi je suis moins triste qu'hier.

— Eh bien tu as raison de ne pas partir, nous irons voir Jules ensemble ; et d'ailleurs il viendra aux vacances. Je viens d'en recevoir une lettre, il se porte très bien, et nous aime toujours.

— Oui, nous irons ensemble, Évrard ; toujours ensemble !

— Mais quelle idée avais-tu donc de vouloir t'en aller à Paris, si près de l'époque des vacances ?

— C'était une idée bien folle, mais je ne puis encore te la dire, Évrard. Ne parlons plus de cela, je reste, j'espère, et je me sens plus de vie dans l'âme. Voilà tout ce que tu sauras pour aujourd'hui.

M. Guérin n'insista pas, il était trop heureux de voir sa jeune femme sortie de son état d'accablement habituel.

Hélène fit porter sa lettre à sœur Thérèse.

15

D'ordinaire à nous fuir la jeunesse est plus lente,
Quel vent funeste a donc touché la fidèle plante ?

Depuis que madame Guérin s'était retirée de la vie de Laurence, l'ouvrière était retombée aussi dans l'isolement. À mesure que les ressources morales lui manquaient pour lutter contre la pauvreté, les soucis matériels semblaient augmenter. Elle était sans travail. Les belles dames, qui avaient bien voulu parfois la saluer et lui parler, quand elles la rencontrèrent chez madame Guérin, ne pouvaient pas encore accepter qu'on eût de l'intelligence et que l'on sût faire des robes ; elles n'occupaient pas Laurence. Et cependant, comme l'avait observé la jeune fille, ces belles dames ajustaient leurs parures de bal, mieux que leurs ouvrières… Mais les idées fausses sont les plus tenaces, et celles dont on s'aperçoit le moins.

Pour comble, les marchands qui commandaient des chaussons de lisière à ses parents, en reçurent de Paris, mieux faits et à meilleur marché. La misère se fit bientôt cruellement sentir.

Un jour, plus triste et plus découragée que jamais, Laurence sortit pour trouver de l'ouvrage, résolue de frapper à toutes les portes. En passant devant une forge, elle pensa à Antoine, aux petits clous qu'elle avait appris à forger près de son jeune ami, et elle se dit que si elle pouvait gagner du pain à ce métier, ce serait toujours un peu moins de privations pour sa famille. Mais le père d'Antoine était retourné dans son village des montagnes, et Laurence ne pouvait lui demander une place à sa forge. Elle allait peut-être se présenter chez un autre cloutier, car depuis que son père lui avait prouvé, par l'exemple du boucher juif, que toute profession pouvait être relevée et annoblie, elle n'en dédaignait aucune. Mais elle regarda ses bras si maigres, sa taille pliée sous les chagrins de son cœur, et elle comprit qu'on la trouverait trop faible pour ce travail.

Elle chercha encore et ne trouva rien ; elle s'en revenait lentement et n'osait rentrer dans sa famille où elle n'apportait pas même une espérance.

Au bas de l'escalier, elle entendit sa mère qui parlait. Sa voix était triste. Laurence s'arrêta pour écouter.

— Oui, disait Jeanne Gauthier à sa voisine, qui demeurait sur le même carré. Oui, voilà ce qui vient de m'arriver : ne sachant plus à quel saint me vouer, je me suis adressée à madame Thénard, que l'on dit très charitable, je l'ai priée de nous prêter 20 francs, pour payer notre loyer et pour vivre quelques jours, en attendant que le travail revienne d'un côté ou de l'autre. Cette

dame ne m'a pas rudoyée du tout ; mais elle m'a dit : « Ma bonne femme, vous avez une fille en âge de travailler et de vous nourrir. Et l'on trouve toujours de l'ouvrage quand on cherche bien. Il y a des pauvres gens qui n'ont personne et qu'il faut secourir avant vous. » Et là-dessus je m'en suis allée comme j'étais venue, et plus triste encore !

Laurence avait tout entendu.

Quand elle eut assez de force pour monter l'escalier, elle vint pâle et tremblante embrasser sa mère. — Pardonne-moi, lui dit-elle, pardonne-moi ! Je suis cause que l'on te refuse un peu d'aide ! Je ne pouvais vous secourir, et c'était déjà bien assez dur ; voilà que je vous nuis encore ; sans moi vous auriez des protecteurs, on ne laisserait pas mourir de faim deux vieillards, sans doute ! Et c'est moi qui éloigne de vous toute protection ! Oh ! pardonne-moi, je souffre bien !

Sa pauvre mère l'embrassait et lui disait mille tendresses pour la consoler. Mais Laurence était frappée trop profondément.

Jeanne Gauthier la mit au lit, et quand elle vit que ses paroles ne rendaient pas un peu d'énergie à son enfant, elle perdit toute force aussi, se pencha sur le front de Laurence et pleura avec elle sans rien dire.

Le père Gauthier fut le premier à reprendre courage.

— Voyons ! voyons ! dit-il, est-ce la première fois qu'il nous arrive de manquer de pain ? Sommes-nous donc des conscrits dans le régiment des malheureux, pour que nous reculions ainsi en face de l'ennemi ? Debout, enfants ! et que diantre ! un peu de patience, l'ouvrage reviendra. Paris n'a pas été bâti en un jour ; il

faut le temps pour tout. Quand les amis sauront que nous sommes sans travail, ils chercheront avec nous. Et puis nous vendrons les meubles pour vivre ! Qu'est-ce que cela fait ? Tant que nous serons ensemble, ne serons-nous pas toujours assez riches !

Jeanne Gauthier avait une telle confiance dans les paroles de son bon mari qu'elle releva la tête et s'essuya les yeux presque consolée.

Mais si Laurence ne pleurait plus, pour ne pas affliger sa famille, elle souffrait bien encore. Toute sa nuit fut agitée et fiévreuse ; elle fit mille rêves effrayants ou étranges. Vers le matin son sommeil fut plus calme ; elle rêva qu'elle était morte, et que ses parents avaient des protecteurs et du pain ; que sœur Thérèse les visitait souvent et les soignait quand ils étaient malades. Il lui sembla encore que sœur Thérèse et madame Guérin lui souriaient, et que plus rien ne la séparait de ces deux âmes.

Quand elle s'éveilla, elle se retrouva seule avec le souvenir de la veille et celui de son rêve. Elle pleura, prit une plume et écrivit long-temps.

Voici sa lettre ; elle était adressée à sœur Thérèse.

« Madame,

« Vous ne me connaissez pas. Pardonnez-moi de vous écrire. Depuis long-temps j'ai contracté une dette de reconnaissance envers vous, et je touche au moment de m'acquitter de toutes mes dettes. J'ai voulu que mes dernières paroles soient une action de grâce, et je vous écris.

« Vous avez soigné mon grand-père à ses derniers instants, et il y a quelques mois, vous avez consolé et relevé une pauvre âme,

que je regarde comme faisant partie de ma famille ; pour les soins donnés à mon grand-père, pour les soins donnés à Mélanie, merci !

« J'ai dix-neuf ans, je gagnais dix sous par jour dans un atelier d'où l'on m'a renvoyée. Depuis tout travail a manqué aussi dans ma famille, et hier, quand ma mère s'est adressée à quelqu'un, afin d'obtenir un peu d'aide, on lui a répondu que j'étais en âge de travailler pour elle et de la nourrir. Je n'ai ni travail ni pain, vous voyez bien qu'il faut que je m'en aille, pour ne plus éloigner d'eux l'aumône du passant !

« Ne me plaignez pas trop, madame, car la pauvreté n'est pas ma plus grande souffrance : Dieu me punit peut-être d'avoir demandé autre chose que du pain dans mes prières !

« J'ignore comment je sortirai de la vie. Il me semble que je souffre assez dans tout mon être, pour n'avoir besoin de rien faire que d'attendre !

« Adieu, pardonnez-moi, et bénissez-moi parce que j'ai péché.

« Laurence. »

« P.S. Quand cette lettre vous parviendra, je serai morte. Mélanie vous dira mon nom. N'abandonnez pas mes vieux parents ! »

Laurence plia cette lettre. Sa mère était près d'elle, et comme elle ne lui cachait jamais rien de ce qu'elle écrivait, pour ne pas la préoccuper, elle posa sa lettre sur une petite table, près de son lit, se promettant bien de l'enfermer dans une boîte, avec un billet d'adieu pour Hélène, qu'elle avait tant aimée.

Elle était si pâle et si fatiguée, que sa mère ne la quitta que lorsqu'elle la vit assoupie. Alors Jeanne Gauthier, voyant la lettre sur la table, la prit et la cacheta ; et croyant bien faire, elle s'en alla jeter cette lettre à la poste ; c'était son habitude toutes les fois que Laurence écrivait à quelqu'un.

Ceci se passait le jour où Hélène, triste et désespérée, allait fuir sa maison, sans la douce apparition de sœur Thérèse, qui était venue lui apporter une espérance.

16

Et toi dont mon souffle est la vie,
Toi sur qui mes yeux sont ouverts,
Peux-tu craindre que je t'oublie ?

Marche au flambeau de l'espérance,

Jusque dans l'ombre du trépas ;
Assuré que ma providence
Ne tend point de piége à tes pas.

Sœur Thérèse reçut à la fois la lettre de madame Guérin et celle de Laurence. Dans chacune de ces lettres le nom de Mélanie se trouvait tracé ; elle la fit appeler.

— Connaissez-vous une jeune fille du nom de Laurence ? lui demanda-t-elle.

— Je le crois bien, que je la connais ! c'est une bonne fille que madame Guérin aime bien ; c'est elle qui m'a ramenée le jour…

Sœur Thérèse l'interrompit :

— Où demeure-t-elle ?

— Impasse Saint-Jean, n. 6, au premier étage en descendant du ciel, ma sœur ; ce qui veut dire sous le toît.

Sœur Thérèse quitta précipitamment Mélanie, et courut chez Laurence.

En la voyant entrer, la jeune fille chercha sa lettre du regard, et ne la voyant plus elle comprit.

La bonne sœur lui prit la main.

— Plus tard je vous gronderai, dit-elle, pour avoir désespéré un instant du bon Dieu ; aujourd'hui je viens vous dire que vous avez du travail pour un mois, et en voici le salaire d'avance. Nous avons besoin d'une ouvrière pour le linge des malades, et vous nous aiderez, n'est-ce pas ? Quant à l'avenir, nous en causerons.

Laurence voulut remercier, mais elle était trop émue.

— Vous ne me devez rien, mon enfant, lui dit l'hospitalière qui comprit sa pensée ; c'est nous, au contraire, qui vous devrons peut-être des remerciements.

— À moi, madame ?

— Oui, à vous. M. l'aumônier me demandait hier quelqu'un pour enseigner à lire et préparer à la première communion trois petites filles, qui ne peuvent aller à l'école pendant le jour ; je vous les enverrai le soir, et vous ferez pour ces enfants plus que je ne fais pour vous.

— Oh ! oui, envoyez-moi ces petites sœurs, dit Laurence vivement ; j'aurais eu tant de joie si quelqu'un eût voulu m'apprendre quelque chose !

— Vraiment, mon enfant ? eh bien, vous l'aurez encore cette joie, car il va s'ouvrir une école d'adultes, tous les soirs, et vous pourrez y aller prendre une leçon.

— Du travail, de l'étude, et toutes ces bénédictions à la fois !

— Oui, tout cela, ma chère fille, tout cela de la part du bon Dieu. Voulez-vous encore mourir à présent ?...

— Je veux prier ! dit Laurence en joignant les mains.

Lorsque sœur Thérèse la quitta, elle était à genoux pour bénir cette vie qui lui était si lourde une heure auparavant.

Après avoir consulté le bon aumônier de l'hôpital, sœur Thérèse alla aussi chez madame Guérin qui attendait avec impatience une réponse à sa lettre.

— Je vous remercie, madame, lui dit sœur Thérèse, de m'avoir choisie pour vous apporter une espérance. M. notre aumônier m'a chargée de vous dire que Dieu vous envoyait à nous, comme il envoie toutes choses, au moment où l'on en a le plus besoin.

— Soyez bénis tous deux pour cette parole ! dit Hélène.

Sœur Thérèse reprit :

— Une confrérie de femmes se fonde ; elle prend pour tâche de visiter les pauvres, les malades et les prisonniers, de chercher du travail aux ouvrières sans ouvrage, et de ramener les coupables dans une meilleure voie.

Vous aurez des prisonniers à consoler, des malades à soigner, des femmes à instruire, et vous ne m'envierez plus rien, car votre mission sera plus complète encore que la mienne ; je soigne et je console. Vous, en instruisant ces femmes du peuple, en leur cherchant des travaux, vous empêcherez qu'elles aient besoin d'être consolées, et vous préviendrez bien des fautes et bien des douleurs !

Déjà vingt personnes sont inscrites, et je quitte une jeune fille qui sera à la fois élève et professeur dans cette société. Mélanie m'a dit que vous la connaissiez, c'est Laurence Gauthier.

— Oh ! oui, je la connais, que fait-elle ? la pauvre enfant, dit Hélène émerveillée de cette vie nouvelle qui s'ouvrait, et dans laquelle elle s'élançait déjà.

— Elle souffrait bien, mais elle est sauvée, et Mélanie aussi.

— Que faut-il faire, madame ? ordonnez et j'obéirai, je suis prête à toute heure.

— Demain vous viendrez me voir après la messe, et M. l'aumônier vous lira le règlement de la société.

— Madame, dit Hélène, vous ne savez pas tout le bien que vous me faites, ni tout le mal que vous m'empêchez de faire !

— C'est Dieu qui fait le bien en se servant de nous, madame ; remerciez-le si vous êtes heureuse, et n'oubliez pas que je vous attends demain.

Et la religieuse sortit.

Le lendemain, à l'heure de la messe, Hélène et Laurence se dirigèrent toutes deux vers l'hôpital. Laurence y arriva la première,

et quand Hélène s'avança vers le bénitier qui se trouve à l'entrée de la chapelle, elle rencontra la main de Laurence qui lui tendait de l'eau bénite : Hélène sourit et lui serra la main.

C'est un usage de ce pays que je préfère à celui de Paris. En province, ce n'est pas un mendiant qui donne l'eau bénite, au bout d'un pinceau de crin. Lorsque deux personnes se rencontrent au bénitier, celle qui s'en trouve le plus près mouille sa main et la tend à l'autre personne. On échange alors un salut et un sourire.

Nous avons déjà si peu l'occasion de nous rapprocher par des actes de bienveillance, que je regrette de ne pas trouver partout cet humble usage de la petite ville.

Mais il faut bien que la province ait aussi ses avantages.

Après la messe, sœur Thérèse emmena Hélène et Laurence dans sa salle de malades, où l'aumônier les suivit bientôt.

— Mesdames, dit-il, sœur Thérèse vous a fait part de l'œuvre qui se fonde ; il nous faudra beaucoup de zèle et beaucoup d'âmes dévouées. Toutes les intelligences, toutes les fortunes, pourront y apporter un utile concours ; car cette société doit venir en aide à toutes les misères et à toutes les souffrances.

« Une maison pour les orphelines pauvres vient d'être fondée par trois femmes pieuses ; mais le nombre des enfants ne leur permet plus de donner à elles seules toutes les leçons. Les dames de la confrérie qui auront des filles les enverront instruire les orphelines ; ce sera pour les filles de ces dames une occupation douce, qui leur comptera devant Dieu, et qui leur apprendra de bonne heure à aimer et à faire le bien. Ces jeunes filles s'inscri-

ront chaque dimanche, pour les heures et les leçons qu'elles voudront donner dans la semaine. Elles auront peu de temps à consacrer chacune, et cette bonne action ne nuira point à leurs autres devoirs.

« Une autre maison vient aussi de se fonder pour donner un peu d'instruction et un métier aux jeunes garçons orphelins ou pauvres ; et pour tout cela, il nous faut le concours de vos soins. Vous, mesdames, chaque dimanche vous vous inscrirez aussi pour les cours du soir, les visites aux malades, aux orphelines et aux prisonniers. De cette manière, vous pourrez alterner et varier vos fonctions, sans que la régularité du service en souffre.

« Un registre sera ouvert chez toutes les dames conseillères, et on l'annoncera aux cours du soir. Les ouvrières sans travail s'inscriront sur ce registre, et nous ferons imprimer une circulaire qui en préviendra tous les chefs d'atelier, et toutes les personnes qui occupent des ouvrières.

« De cette manière, il n'y aura plus d'ouvrières sans pain faute d'ouvrage, et plus d'ateliers encombrés de travaux, faute de savoir où prendre une ouvrière.

« À nous seuls, mesdames, nous pouvons très peu de chose. Mais Dieu nous a dit qu'il serait au milieu de nous, toutes les fois que nous serions plusieurs réunis en son nom, c'est-à-dire, par une bonne pensée. Réunissez-vous donc, et Dieu fécondera vos œuvres. »

Hélène s'inscrivit et Laurence aussi ; mais la jeune fille se réserva d'assister à tous les cours du soir.

Alors il n'y eut plus qu'enthousiasme et bonheur dans la vie d'Hélène et de Laurence.

Les ouvrières qui n'avaient pu recevoir aucune instruction religieuse dans leur enfance, et qui ne savaient ni lire ni écrire, vinrent tous les soirs dans une salle que le maire de la ville offrit à la société. Et là, les dames de cette société venaient, à tour de rôle, faire des instructions morales, de bonnes lectures ou donner des leçons élémentaires. Hélène qui se rappela que la musique élève l'âme, décida qu'on enseignerait la musique vocale aux ouvrières, par la méthode Wilhem déjà mise en usage à Paris ; et tous les soirs on chantait en chœur une prière ou un cantique avant et après le cours.

Mélanie n'était pas la dernière à venir s'asseoir dans cette salle où personne ne la repoussait plus. Madame Guérin avait renoué connaissance avec beaucoup de personnes qu'elle négligeait depuis long-temps, et à force de prières elle avait trouvé de l'ouvrage pour Mélanie. Un petit cabinet lui fut loué dans la maison qu'habitait Laurence, et Mélanie allait travailler et prendre ses repas avec la famille Gauthier ; de cette manière elle n'était plus seule.

Cependant parfois elle était encore triste ; elle pensait à sa petite fille perdue. Elle avait cet âge où l'amour de la famille est le plus puissant ; pour obtenir son pardon du ciel et retrouver son enfant, elle eut accepté toutes les épreuves et toutes les douleurs. Mais si personne ne se fut trouvé là pour profiter de ses bonnes dispositions, la pauvre femme, livrée à elle-même, sans travail, sans pain, et sans un bon conseil, serait retombée infailliblement dans le mal.

La Société de Patronage était venue lui tendre la main, et Mélanie travaillait, espérant que Dieu la récompenserait en lui renvoyant sa fille.

Son espoir fut réalisé.

Un jour madame Guérin reçut une lettre d'une ville voisine ; on la priait de s'intéresser à une orpheline. Son père était mort, et l'on ignorait ce qu'était devenue la mère. Un prêtre qui l'avait tenue sur les fonds de baptême, l'avait recueillie à la mort du père ; mais le prêtre était vieux et pauvre, et il aurait voulu mourir tranquille sur le sort de cette enfant. Elle se nommait Marie Méala Gratien.

Hélène fut aussi heureuse que si elle eut retrouvé un enfant à elle. Elle courut avertir Laurence de cette bonne nouvelle. Mélanie était chez Laurence.

— Comment se nomme votre petite fille, lui demanda Hélène ?

— Marie Méala, dit la pauvre femme en attachant ses yeux pleins de larmes sur Hélène.

Les mères ont un instinct qui ne les trompe pas ; Mélanie pressentit une bonne nouvelle.

— Oh ! vous avez ma fille ! j'en suis sûre ! Rendez-la-moi, je ferai quelle autre pénitence on voudra, pour expier mes fautes ! mais rendez-moi ma fille !

Hélène attendrie lui expliqua la lettre du prêtre.

— Vous le voyez, lui dit madame Guérin, le bon Dieu avait ménagé un autre père à votre enfant ; en venant au monde, une famille d'adoption l'attendait, pour veiller sur elle si vous lui man-

quiez. Pour tous ces bienfaits, soyez fidèle à vos promesses de bonne conduite, et Dieu sera content.

Huit jours après, une petite fille de dix ans descendait d'une voiture publique, avec une lettre à l'adresse de madame Guérin, et une autre pour le curé de la petite ville. Le parrain de Méala voulait qu'elle ne redevînt jamais orpheline. Sa mère et ses protectrices pouvaient mourir, la petite ville aurait toujours un curé, et la jeune fille trouverait toujours en lui un guide et un appui.

La joie de Mélanie fut folle et bruyante. Elle aurait voulu courir dans toutes les rues et crier à tout le monde : « Regardez, c'est ma fille ! elle est à moi ! je l'ai pour toujours ! » On eut toutes les peines du monde à la retenir, et pendant deux jours elle ne put presque rien manger, tant son bonheur l'absorbait.

C'est Hélène qui lui avait amené sa fille, et la jeune femme remercia Dieu de toutes les douces émotions qu'il lui envoyait. Si la Société de Bon-Secours, n'eut pas existée, peut-être Mélanie n'aurait-elle jamais retrouvé sa fille, car, le parrain de Méala ne s'était adressé à Hélène qu'en sa qualité de patronnesse des orphelins. Madame Guérin le comprit, et bénit encore Dieu.

Laurence eut aussi sa bonne journée : le dimanche elle visitait les prisonnières. L'une d'elles l'intéressa vivement : c'était une pauvre femme de village. Son fils s'était pris de querelle avec un garde champêtre, et quelques jours après ce garde fut tué dans la forêt. Comme la mère et le fils allaient quelques fois ramasser du bois mort ; on les accusa et on les arrêta tous deux, parce qu'on se rappela la querelle du fils avec le garde.

Pour comble de malheur, l'arme à feu dont on s'était servi pour tuer le garde était chargée avec deux petits lingots de fer

pointus, et l'accusé avait été vu coupant lui-même les dents de fer d'une fourche. Sa mère raconta tout cela à Laurence, en protestant de l'innocence de son fils.

Le jour du jugement arriva, et Laurence avait promis à la pauvre mère, de se trouver au tribunal pour soutenir son courage. Elle s'y rendit en effet et se plaça tout près des accusés. Madame Guérin y était aussi, et son mari défendait le prévenu.

On confronta les petits morceaux de fer avec les dents de la fourche, et ils se trouvèrent de la même dimension : l'accusé pâlit. On passa les lingots de fer et la fourche au banc des jurés. Laurence put voir et toucher ces terribles pièces de conviction. Elle s'approcha de l'avocat.

— Monsieur, lui dit-elle, le fer de la fourche n'est pas le même que celui des lingots qui ont tué le garde ; demandez un forgeron et il le certifiera.

M. Guérin n'avait pas pensé à cela ; il hésitait encore. « Si le fer est le même, pensait-il, une certitude plus grande sera donnée aux juges. »

— Il n'est pas le même, dit encore Laurence, vous pouvez m'en croire ! car j'ai travaillé dans une forge, et je connais le fer. D'ailleurs, votre accusé est perdu, essayez, je vous en conjure !

L'avocat se rendit à cette prière, et demanda un expert. Un serrurier vint.

— Ceci, dit-il en montrant la fourche, est du fer aigre, et ces petits morceaux-là sont du fer doux. La fourche et les morceaux n'ont jamais été mariés ensemble, je vous en donne mon billet !

Et là-dessus, l'ouvrier saluant la compagnie alla s'asseoir, sans comprendre encore qu'il venait de sauver un homme.

M. Guérin plaida, et l'accusé fut acquitté à l'unanimité.

Laurence était bien heureuse !

L'avocat vint la remercier, et madame Guérin l'emmena passer la journée avec elle.

Le soir, Laurence alla s'agenouiller sur le cimetière, à la place où reposait Antoine : « C'est à toi que je dois la vie du pauvre accusé, dit-elle, car c'est près de toi que j'ai appris à connaître les différentes qualités du fer. Le bon Dieu a voulu me prouver, que si le dessin pouvait servir à consoler une pauvre mère, en lui conservant les traits de son enfant, l'humble métier pouvait faire plus encore en conservant la vie même !

Toi qui es près de Dieu, Antoine, mon bon frère, prie pour moi, et sois l'interprète de ma gratitude !

17

Et Jésus leur dit :
Si vous gardez mes commandements vous demeurerez en moi.
Et si vous demeurez dans mon amour tout ce que vous demanderez vous sera accordé.
Ce que je vous commande, c'est de vous aimer les uns les autres.
Et je vous dis ces choses, afin que ma joie demeure en vous et que votre joie soit accomplie.

Chaque jour apportait ainsi une joie nouvelle pour Hélène et Laurence. La jeune femme n'avait plus le temps de s'ennuyer. Tout ce qu'elle avait appris lui servait maintenant, soit pour les cours des ouvrières, soit pour les quelques orphelines qui se destinaient à l'enseignement et auxquelles on donnait une instruction plus complète et plus élevée. Hélène avait bien souvent recours au zèle, aux conseils et aux gros livres de son mari, pour les prisonnières qu'elle visitait. Elle s'intéressait maintenant à tous les travaux de M. Guérin. C'était avec impatience et bonheur qu'elle voyait approcher l'heure à laquelle son mari rentrait, et jamais il ne lui avait été plus cher.

Laurence avait du travail, et le jour où l'ouvrage manquait à son atelier, la Société du Patronage le savait, et on l'occupait toujours à quelque chose. Elle n'était plus seule à penser aux besoins de sa famille, et à son avenir ; une autre famille veillait sur elle ; mais sa plus grande joie était d'aller étudier tous les soirs, et de se dire que ses compagnes pouvaient aussi élever leur âme et leur esprit par l'étude. Elle l'aimait tant l'étude, qu'elle supposait aux autres jeunes filles du peuple le même besoin de savoir, et qu'elle souffrait de son ignorance, autant pour les autres que pour elle. De la sécurité pour le pain quotidien de ses parents, par un travail assuré, de l'instruction pour son intelligence, de saintes émotions pour son âme pieuse et reconnaissante, voilà quel serait désormais son sort.

Afin que les ressources ne vinssent pas à manquer dans la Société de Patronage et de Bon-Secours, on décida que tout le monde pourrait souscrire, et qu'on recevrait depuis un liard jusqu'aux sommes les plus élevées ; de cette manière il y eut bientôt des fonds considérables en caisse. Chaque semaine, pauvres ou

riches apportaient leur offrande. Les uns donnaient pour les malades, les autres pour les orphelins, les autres pour les prisonniers. Comme les ouvriers étaient aussi souscripteurs, il n'y avait plus pour eux aucune humiliation à être secourus, dans les mauvais jours. C'était leurs dons qu'on leur rendait, avec de gros bénéfices il est vrai, mais quand le bon Dieu nomme les intendants, la fortune doit prospérer !

La confrérie s'appela désormais : Société de Patronage et de Secours Mutuels.

Toute la ville avait changé d'aspect. Les petites médisances diminuaient de jour en jour, à mesure que l'on était plus occupé, et surtout à mesure que des rapports bienveillants et des échanges de bons services unissaient tout le monde.

Quand on ne se connaît pas du tout. ou que l'on se connaît tout à fait, on ne se calomnie plus. Aussi la petite ville de *** commençait à ressembler à une grande famille.

Personne ne blâmait plus madame Guérin, de traverser les rues avec Laurence, depuis que les femmes riches se trouvaient en relation avec les ouvrières pour les cours ou les travaux ; et cependant c'était bien les mêmes natures qu'auparavant. Seulement, au lieu d'être rétrécies par l'ennui, l'isolement, la misère et l'ignorance ; ces âmes s'étaient élevées par le travail, les rapports affectueux, l'aisance et l'instruction ; et par l'exercice de la plus douce vertu : la charité.

L'impulsion générale avait changé avec un meilleur emploi de chaque nature : voilà tout.

Le dimanche soir on se réunissait. S'il faisait beau, on allait dans la campagne. On dînait sur l'herbe, on chantait en chœur, et l'on dansait sous les arbres. Lorsque le temps ou la saison ne permettait pas de sortir, on répétait dans la salle des cours des petits dialogues, des petites scènes morales, mais gaies et amusantes. Les femmes du monde composaient et les jeunes ouvrières remplissaient les rôles à merveille. On riait bien, et quand on avait bien ri, on priait et on remerciait Dieu.

Que vous dirais-je de plus ?

Hélène et Laurence étaient heureuses. Chaque jour apportait une émotion nouvelle et douce, bien que chaque jour eût sa tâche, ou plutôt, parce que chaque jour avait sa tâche à remplir et son but à atteindre.

Et jamais la femme riche, et jamais l'ouvrière, dans leurs rêves les plus ambitieux, n'avaient demandé à Dieu plus de bonheur sur la terre.

FIN.

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/H%C3%A9l%C3%A8ne_et_Laurence. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.